

[p]

Une nouvelle de David Ruzicka.
Avec la complicité de [p].

A Anne, l'Ordynatrice.

Droits réservés 2009.

*«Au commencement, il n'y avait rien, puis du 0 naquit le 1.» ID
25452.*

«Personne ne choisit sa couleur.» ID 13931.

Sous un premier versant
«L'entrée»

J'ai été jetée en-dehors de l'existence car j'en savais trop. Ils ne m'intéressaient plus, les autres, et chacun de mes actes était nimbé de nausée. D'ailleurs je l'ai rencontré à une party en train de m'ennuyer après une dizaine de vodkas orange. Les canapés étaient sales, la moquette pourrissait, les invités étaient sales, et lui il était glauque: il faisait semblant de lire le Monde alors que dans son dos un film X battait son plein. Deux filles y nageaient dans une mer de queues. Ce qui détonne violemment du reste me fait encore sourire. Une drague à peine plus subtile que l'atmosphère poisseuse s'ensuivit. Il avait la trentaine, il était metteur en scène, avait quelques courts métrages à son actif, et autant de tentatives de suicides. Des tentatives lamentables d'attirer l'attention, ou une énième méthode de drague. Comme il se doit, j'ai été attendrie. Nous avons essayé de coucher dans une chambre pourvue d'un solitaire matelas mais j'étais trop ivre et trop sèche, et lui il se tripotait pour compenser l'ennui. J'ai pensé que j'aimerais bien me baigner dans un lagon glacial: cette idée revenait souvent. Il a trouvé l'idée bonne et il est allé remplir la baignoire. J'en ai profité pour me rhabiller et partir.

Je n'aime pas l'idée que les nuits finissent. D'ailleurs je n'aime pas en général l'idée qu'une journée doit finir. Pourtant les crépuscules sont excitants. C'est le moment où tu pourrais changer, une promesse d'espoir, même si ça ricane dans mon dos. Le soir venu, et quelques heures pour espérer, pour croire que cette dernière nuit durera jusqu'à la fin. Béatitude transitoire du cycle qui meurt et dont la mort recommence comme dans un jeu sur ordi.

Il y en a avant moi qui ont décrit cela bien mieux, et après sans doute aussi il y en aura toujours. Ca ne change rien.

Je me suis écroulée dans ma chambre de bonne, l'âme la consistance d'une pâte feuilletée.

S'écrouler, disparaître. Un peu plus longtemps, s'il vous plaît.

La solution consiste à croire que la vie vaut la peine d'être vécue parce qu'on ne sait jamais ce qui va arriver, que tout ça peut être bon et beau à prendre. Lorsqu'ils ont frappé à ma porte le

lendemain à midi, j'émergeais avec au milieu d'un tremblement ce hoquet d'espoir, un peu pitoyable, un peu magnifique, comme un nouveau-né. Je me dis encore parfois que si je n'avais pas foiré la nuit d'avant, je me serais levée plus tôt et serais sans doute allée me promener au bord du lac et m'y baigner, pour dans l'eau donner un sens à tout ça, et ils ne m'auraient pas trouvée, pas tout de suite, si vite, j'aurais pu réfléchir et y échapper, et oui c'est marrant, je m'en rappelle encore parfois.

Ils avaient l'air de témoins de Jéhovah. Ils m'ont dit «Bonjour Madame» et m'ont demandé une pièce d'identité. J'étais en culotte, j'aime bien ouvrir ma porte en culotte, mais ils n'ont pas bronché, comme s'ils y attendaient. Après avoir constaté mon identité ils m'ont demandé si je connaissais un certain Luc, un gars lisant le Monde à des soirées de losers. J'ai pouffé, genre comment vous savez ça vous. Ils n'ont pas trouvé ça drôle. L'un deux s'est avancé dans ma chambre de bonne et le frôlement de son costume sur mon sein m'a fait sursauter. Ils semblaient mous, mornes, mais en même tenaces, tiens je pense même à voraces. Habillée en vitesse, nous sommes descendus jusqu'à leur caisse. Je ne me posais aucune question, attribuant chaque événement à la possibilité momentanément hilarante d'autre chose dans ma vie. Mais dans mon univers de squatteuse qui tourne en rond, la vue de leur Cadillac bordeaux au cuir puant m'a fait soudain un peu suer. J'allais ailleurs. Intéressant, intrigant.

Dans la Cadillac ils se sont assis devant, derrière, un type vêtu d'une tige bordeaux comme la voiture, l'âge d'un père que je n'ai jamais eu, m'a souri de façon jaunâtre en me demandant si j'accepterais une vodka orange. L'idée d'un délit, genre consommation illégale de stupéfiant, vie erratique, dépression compulsive à éradiquer par le système, marginalité abusive ou lavage de cerveau malfaisant, abandon d'études ou crachats sur ma mère, s'est évanouie en sirotant ma vodka alors que la ville glissait sur les vitres teintées de la Cadillac. Non, je n'avais pas à faire à des flics. La ville défilait sous mes yeux silencieux et c'était comme si pour une fois j'étais victorieuse: mes errances nocturnes se prolongeaient enfin au milieu de cette journée d'été. Mon verre scintillait malicieusement.

«Vous avez besoin de changer de vie?» «Je n'ai rien à voir avec Luc et je ne le connais pas.» «Luc s'est noyé dans sa baignoire, tôt ce matin.» Lagon froid, expiation passagère d'un rêve passager, je l'ai vu couler dans mon rêve comme si mon rêve avait pu le tuer. Luc, juste un type excentrique comme j'en ai vu passé beaucoup

dans ma chambre de bonne. Excentrique? Même pas. Tous des passagers de l'ennui absorbés par mes délires nocturnes.

«Je n'ai rien à voir avec ça. On s'est à peine parlé.» «Vous seriez restée, et peut-être serait-il encore vivant...» Le salaud, le sadique, l'ignoble bâtard. Il tenait une pipe en plus, une pipe bordeau comme sa toge, et admirait les rues défilant en direction de l'autoroute; au-delà de son profil à la barbe bien coupée, bien ciselée, scintillait la vue du lac désormais ironique.

«Vous êtes son père c'est ça? Vous me tenez pour responsable?»

«Non. Il était mon protégé, et comme tout protégé il portait une caméra miniature sur lui. Et malheureusement pour vous, vu ma couleur je dois en référer à l'administration.»

«Une caméra miniature ? C'est quoi ce délire? Votre couleur? Votre préférence pour le bordeau fait que je suis embarquée dans une histoire de secte?»

«Je ne suis pas bordeau. Je suis Violet.» Il s'est exprimé d'un ton sec, comme si j'avais été incapable de discerner correctement un grade religieux important. Le reflet maussade de son regard dans l'habacle sous la lumière violacée d'un orage d'été, il s'exprimait intensément et sans une once d'humour, et la voiture filait sur l'autoroute nous séparant de Genève, entre ses yeux figés sur moi. En arrivant vers l'aéroport, il s'est mis à pleuvoir. Mon hôte m'a souri: en effet, la météo, nerveuse, gonflait sous d'énormes cumulus violets dont la menace lui donnait raison. Passé une frontière privée, la Cadillac glissait sur le bitume de l'aéroport vers une zone de décollage. Après la formalité des douaniers, sa pipe avait l'air satisfaite, comme l'orage sur le point de nous tomber dessus. Sous mon t-shirt mis à la va-vite, une désobligeante pointe d'excitation m'a rendu mes seins désagréables. Liberté? Non: embarquée. Pour la première fois, j'ai eu envie de fuir.

A notre arrivée, nous ne sommes pas ressortis de l'aéroport de Bruxelles. Je croyais avoir droit au moins à une certaine sorte de dépaysement poétique, après le jet privé aussi silencieux que le vieux m'accompagnant, mais les deux types mornes et faussement affables m'ont poussée gentiment vers d'interminables corridors aux tapis roulants déserts. Le vieux nous précédait de sa démarche raide et j'ai remarqué sur sa nuque un nombre tatoué, tout comme sur les nuques suantes de mes acolytes.

Je n'avais pas vraiment envie de poser des questions. Je me foutais de ce qui arrivait. Au mieux, c'était drôle. Au pire, douteux. Les organisations secrètes, le tintamarre des films d'espionnage, une culture paranoïaque nourrie au Web, aux médias, au fitness et

au bio, j'étais dépendante de toutes les drogues imaginables et rien ne pouvait m'étonner, y compris un enlèvement irréel. Je crois que si on m'avait donné un flingue à ce moment j'aurais pu les descendre en me marrant.

Ensuite on a roulé sous terre le long de tunnels humides avec un engin électrique qui bourdonnait amoureusement. Dans une pièce de béton brut, pour unique décor un néon et un miroir géant, les deux mornes m'ont déshabillée et laissée là, clic électronique d'une serrure d'acier chromé, très design. Nue au cœur du béton, enfermée sous terre, en face d'un miroir géant reflétant mon corps comme une statue morte, sexy la situation. J'aurais eu envie d'un Coca rouge et blanc pour compléter le tableau. Mais je n'ai eu droit qu'à mon reflet, au grain grossier du béton, durant des heures, durant suffisamment de temps pour avoir envie de coucher avec n'importe qui pour un seul verre d'eau. J'ai eu le temps de penser à beaucoup de choses. Ironiquement c'est ma chambre de bonne, ma ville, la Suisse, qui revenaient le plus souvent; tous ces délires et toutes ces plaintes que j'avais ressassées dans cette chambre de bonne et dans cette vie solitaire, radicale, cette pensée unilatérale d'une vie dont la vacuité resplendissait jusqu'au fond de ma culotte. J'ai eu le temps de penser que je coucherais avec n'importe qui pour un verre d'eau plate. C'est en me réveillant d'un rêve humide où je buvais à grandes gorgées le foutre d'une multitude de mâles décharnés avant de les décimer en les mangeant vivants que je me suis mise à hurler.

Erratique dans mon 20m² souterrain, j'ai hurlé des insanités, j'ai insulté des fantômes, tué une société entière, fait plusieurs révolutions, noyé des politiciens, égorgé des actionnaires majoritaires, j'ai rendu eunuques plusieurs papes d'affilée, ma mère je l'ai vendue à une compagnie pétrolière comme ressource compensatoire, j'ai même réussi à pervertir des enfants pour qu'ils brûlent leurs écoles. Toute ma révolte et mes angoisses y sont passées, jusqu'à ce qu'il ne me reste plus que cette seule obsession: le reflet cristallin d'un verre d'eau sur le béton. Au lieu de ça, ils m'ont donné un ordinateur portable.

Il a jailli du sol, se dépliant sur une plaque chromée que j'avais eu largement le temps de haïr. Il existe des centaines de philosophies qui disent que la haine et l'amour se rejoignent dans l'absolu. Jamais je n'aurais pu imaginer l'absolu sous la forme de mon propre corps nu et comme inutile au milieu du béton insonorisé. En rampant près du podium érigeant le portable je me cachais à moi-même dans le reflet du miroir: chaque acte je l'avais jeté sur ce

reflet et cette présence qui était juste la mienne tenait de la plus pure métaphore de la torture. Ma nudité grelottante se foutait de ma propre gueule et chacun de mes hurlements s'arrêtait net au reflet de mon propre visage déformé par la peur qu'il ne resterait que ça, de moi: une image, une vidéo insensée. L'apparition de cet ordinateur portable, de cet objet lisse et superbe, a rendu mon corps entier, mon visage, mes yeux, et tout qui pouvait encore tenir debout derrière, très ridicule. Finalement, je n'étais que ça.

Longtemps, je me suis tenue recroquevillée contre le podium de l'ordinateur, parce que le lent sifflement du refroidisseur de son processeur représentait mon unique espoir. Je l'aimais, cet ordinateur portable, je l'aimais déjà plus que moi-même parce qu'il incarnait l'espoir que je puisse bêtement encore exister.

Après un temps indéterminé inerte à ses pieds j'ai fait l'effort de me voir nue en face de lui dans le miroir. Tête droite, mes épaules nettes, nuque détachée, seins pointus, jambes dressées et fesses cambrées, être face à moi-même dans ce miroir, fière sous le néon inquisiteur, défiant de potentiels regards par milliers et n'étant que seule. Dans le miroir comme si le monde entier pouvait me voir trembler en face d'un portable déplié. Dans cet étourdissement lorsque je me suis mis debout j'ai entrevu des millions de webcams soupirant ensemble un ouf de satisfaction parce que j'étais comme une enfant qui s' imagine au centre du monde par sa seule existence. J'étais la star de ma propre vie en me redressant nue en face de cet ordinateur. En face de lui, je me suis un peu cambrée, tenue bien droite malgré cette envie geignarde d'hurler, et je me suis sentie, un instant du moins, dans le reflet du miroir, en me fixant moi-même dans le blanc des yeux, le droit d'exister. Je parle de la possibilité de mourir.

J'ai osé me pencher. Sur l'écran s'affichait uniquement: «Vous avez été invité sur [p], votre numéro d'identification est: 99398, veuillez rentrez un mot de passe et le confirmer, votre inscription sera identifiée par un email envoyé à l'adresse que vous voudrez bien fournir dans le champ suivant. Cliquez ensuite sur OK.»

L'humanité est d'un barbare. Aussi barbare que la limpidité de cet écran. C'en est exaspérant.

C'est difficile de réfléchir sans un verre d'eau. Il y a des moments comme ça, où rien n'existe sans la chose primordiale, sans l'élémentaire truc innommable. Qui fait que ça roule, qu'on peut continuer à pomper les angoisses du cratère, presque sans en avoir conscience. Il faudrait sans doute réinventer la paix en-dehors de cette pompe. En effleurant le clavier rétro-éclairé de mes

doigts secoués de spasmes, ma nudité avait la consistance de quelques touches sur un clavier. En cliquant sur OK après avoir renseigné mon email j'ai presque eu l'impression qu'on me tendait soudain un verre d'eau. J'ai été libre, durant quelques secondes. «Veuillez consulter votre boîte mail afin de confirmer l'inscription.» En-dehors du béton, du miroir, du néon, l'écran de ce portable m'a donné envie d'exploser de joie parce que je savais qu'en lui seul résidait ma survie. Je me suis jetée sur ma boîte mail comme si on m'ouvrait le paradis. J'ai eu à effacer pas mal de spams avant de tomber sur cette confirmation. Et là, dès que j'ai cliqué sur le lien de confirmation, j'ai été inscrite. Une porte s'est ouverte dans mon béton et un jeune homme en costume noir s'est approché en silence, me tendant un verre d'eau. Ce salaud croyait que je ne tenais qu'à ça et je lui ai balancé son verre à la figure en hurlant quelque chose comme «Mais vous n'avez pas le droit de faire ça!», sur quoi il a promptement disparu derrière le béton.

Un certain nombre d'heures plus tard je me suis rendu compte que l'écran du portable affichait autre chose: «99398, vous êtes en cours de reformatage. Cliquez sur suivant». J'ai cliqué, j'ai essayé de répondre aux questions posées, dans le flou, des questions comme «Pourquoi vous promèneriez-vous nue dans votre appartement? 1. Parce que je n'ai pas d'habit 2. Parce que j'ai envie d'un verre d'eau 3. Parce qu'il n'y a pas d'autre issue 4. Parce qu'il faut croire en Dieu... Et à chaque mauvaise réponse apparaissait fatalement: Faux, 2 heures de pénalité. A la fin du questionnaire, auquel j'avais répondu à la va-vite croyant à un jeu puéril destiné à s'achever après chaque clic, j'ai eu droit à un: «Merci pour votre participation, votre pénalité est de 27 heures, nous vous contacterons à la fin de cette échéance.» Et j'aurais volontiers égorgé mon voisin juste pour son robinet. Plus tard le portable s'est à nouveau illuminé en commençant par demander cette fois si la vie pouvait se résumer au sexe: 1. Oui 2. J'en ai envie 3. Il y a d'autres choses importantes 4. Je ne sais pas et ainsi de suite des questions sur l'importance du sexe dans un ordre totalement farfelu. J'ai passé des heures devant chacun des choix et à la fin j'ai presque eu envie d'arracher l'ordinateur de son piédestal, lorsque j'ai pu lire: «Peu importe vos sélections, vous avez fait le bon choix et pouvez maintenant lire votre mission en tant qu'infrarouge. Vous pouvez changer de secteur comme bon vous semble, merci.»

Ils sont rentrés par cette porte glissant dans le béton et ils étaient beaux, terriblement beaux. Costumes noirs, coupes courtes, yeux

métalliques. Deux. Un devant, un derrière. Parce que je voulais résister au premier il m'a repoussé contre le second. Et le plateau a glissé hors d'une fente avec un verre d'eau ironique et une fiche de mission infrarouge, puis il m'a forcée à m'agenouiller devant lui tandis que l'autre me liait les bras dans le dos.

« Ca va faire mal, petite. »

Ma bouche était juste à la hauteur de son sexe mais la douleur est venue de derrière. Ils m'ont comme guillotinée et en m'effondrant j'ai vraiment cru entendre ma tête rouler par terre.

« Voilà. C'est très douloureux mais ça a l'avantage d'être très court aussi. »

Ils avaient la même voix, comme un jumeau bicéphale, et son collègue a rangé ce tampon chirurgical qui venait de me tatouer un nombre sur la nuque.

« Maintenant, 99398, tu as droit à ton verre d'eau. » Il me l'a tendu et j'aurais souhaité cracher dedans mais je n'ai pas pu. J'aurais voulu me noyer dedans, un simple verre d'eau et tout l'or du monde. Plonger dedans et ne plus jamais en ressortir.

« Doucement. Tu vas tout vomir sinon », a prévenu l'autre frangin en rigolant.

Je lui ai jeté le verre vide à la figure mais il a simplement esquivé, sur le point de m'asséner un coup de pied avant que son frangin ne le stoppe.

« Ok ça va. »

La fiche de mission est tombée vers moi.

« A toi de choisir, 99398, de jouer le jeu ou pas. Je te préviens, si tu ne le joues pas, ta vie va simplement devenir un enfer à partir de ce jour. Mais ça tu l'as déjà un peu compris, non ? Mon camarade et moi faisons partie de l'Administration indigo et tu apprendras rapidement qu'il est TRES dangereux de s'en prendre à un membre de l'Administration indigo, tu saisis ? »

« Rien à foutre de vos conneries, je veux rentrer chez moi. Vous n'avez aucun droit de... »

« Bien, tu vas lire attentivement ta fiche de mission et tu souligneras le fait que tu dois avant tout : primo te trouver un surnom, attention cela te coûtera très cher de changer de surnom par la suite alors réfléchis bien ; secundo te choisir un secteur : tu as la liste des secteurs et leurs descriptions affichées sur ton ordinateur portable. Ah oui, c'est TON portable désormais. Outre tes habits, une sacoche spéciale va t'être amenée, ne le perds jamais, ton portable. Sache aussi qu'il n'a pas besoin d'être rechargé et qu'il est bien sûr en connexion permanente avec Lordi. Habitue-toi à son interface. »

Volte face et ils sont sortis, laissant derrière eux la porte ouverte.

Toute essoufflée elle est rentrée à son tour à petits pas, me lançant de timides regards, avec dans ses bras une pile d'habits de couleur gris clair.

« Hello 99398, et dire que j'ai failli arriver en retard ! C'est la première fois qu'on me demande ça mais je crois que c'est parce que tu as aussi été invitée par Luc non ? »

Luc, le cinéaste qui se la pétaït, je l'avais presque complètement oublié celui-là. Je l'aurais bien égorgé.

« Oups, j'ai oublié de me présenter désolée, je suis York-95558. »

« Ah ouais ? Et je suis supposé dire quoi là ? Enchantée ? » Sa tenue rouge pétant faisait presque mal aux yeux sous les néons. C'était une sorte de costume futuriste moulant qui lui collait au corps des chevilles à la gorge, avec une longue fermeture éclair noire remontant du nombril jusqu'au col. Elle portait une sacoche plate aussi faite de cette sorte de viscosité un peu brillante. Sur l'épaule était imprimé en noir le nombre 19558 à côté de la lettre R et du symbole [p]. Elle devait avoir 18-19 ans pas plus et comble du ridicule, elle a rougi.

« Oui je sais c'est difficile de se faire à ces uniformes au début mais on s'habitue assez vite et ils sont très confortables en fait. Au début c'est un peu déroutant parce qu'on a l'impression d'être à poil. »

Elle a rigolé. Toute seule. Une jeune fille qui rigole toute seule dans un abri de béton et de néon à Dieu sait combien de mètres sous terre. J'ai eu un frisson et j'ai soudain réalisé que si elle avait rougi et rigolé c'est parce que moi j'étais vraiment encore à poil.

« Il y a trois variantes pour les filles en fait, on a de la chance. Le top est toujours le même, une chance que tu n'as pas une trop forte poitrine parce qu'il y en a certaines que ça sert quand même pas mal, même si c'est assez élastique, mais en-bas tu peux aussi mettre si tu veux la jupe mi-longue ou le short, assez moulant je dois dire, mais bon c'est sexy et ça peut être utile de temps en temps. »

Clin d'œil cette fois.

« Non mais attends là, York, qu'on se comprenne bien, j'en ai rien à foutre de ta leçon de mode féminine, c'est exclu que je me déguise en opératrice de Star Trek si tu vois ce que je veux dire. C'est sans offense contre toi hein, parce que tu as l'air d'une fille très sympathique, mais moi je veux qu'on me redonne mes habits et qu'on m'indique où est la sortie la plus proche de ce Luna Park.

Au départ je trouvais drôle mais maintenant je crois que j'ai largement dépassé les limites si tu vois ce que je veux dire... »

Et York a pris cet air si clairement terrorisé que j'en ai dégluti de travers. Se penchant plus près comme si nous étions observées :

« Ne fait pas ça s'il te plaît. C'est l'effacement sommaire assuré, ou peut-être la prison politique, donne-toi une chance. Je sais que c'est hallucinant au départ mais on peut s'y faire et il y a d'autres avantages. Si tu oses sortir d'ici nue tu seras prisonnier politique c'est automatique pour autant que je sache : il n'y a que les prisonniers politiques qui se baladent nus et c'est assez la honte je dois dire. »

Elle a repris une voix normale. Yeux étincelants soudain : « Et d'ailleurs il y a les nuits paranoïaques ! C'est trop le délire ces nuits ! A ces occasions on s'habille bien sûr comme on veut dans le thème de la nuit, il n'y a qu'à aller se servir au Fashion-BOT ! » Elle paraissait clairement atteinte.

Ou alors moi, clairement dépassée.

Elle est revenue avec un rail de trois éprouvettes, une grande carafe d'eau, un verre et un petit cube à l'apparence d'un caramel grisâtre, alors que je remontais ma fermeture éclair jusqu'au col. Parfois il vaut mieux avoir l'air d'un extraterrestre normalement hydraté que d'une femelle humanoïde desséchée, à poil et grelottante, seul raisonnement dont je fus capable dans le flou ambiant. En effet ce n'était même pas de la viscosité mais un matériau étrange laissant presque passer l'air mais tenant chaud, une seconde peau glissante et gris clair qui me donna envie de faire du vélo.

« Voilà je t'apporte encore un peu à boire. Vas-y doucement. Et aussi de quoi te nourrir un peu. Il faut encore que tu avales le contenu de ces trois éprouvettes. »

« Quoi on veut me droguer en plus ? » « Pas du tout, c'est juste qu'ici sous le sol il y a certaines vitamines naturelles qui manquent et nous devons compenser en prenant ça. Tout le monde en prend, même les hautes accréditations. Tu verras on dirait du sirop de sureau. » « Et ça c'est un chewing-gum au gingembre ? » « Non un cube de nutriments essentiels. Et arrête de te moquer de moi tu sais je ne vais pas être là pour te servir. Je suis rouge ne l'oublie pas toi, franchement, ici, tu n'es encore rien du tout tu vois, tu dois faire tes preuves. Pour la bouffe j'ai entendu que dans certains secteurs il y a des festins incroyables mais je n'y ai encore jamais eu accès. N'oublie pas, je ne suis pas là depuis beaucoup plus longtemps que toi... » « C'est à cause de Luc aussi que t'es ici ? »

« Oui c'est lui qui m'a invitée mais il s'est effacé depuis, ou on l'a purgé du jeu, je ne sais pas en fait. » L'image peu attendrissante d'un cadavre dans une salle de bain.

« Qui va m'expliquer comment ça marche ici et ce que je dois faire pour sortir ? »

« Tout est expliqué dans l'Interface. Prends ton portable. Je vais te montrer ta cellule. »

« Ma cellule ? »

« C'est juste le lieu d'édition de ta fiche. On n'y fait rien d'autre. » « Même pas se reproduire ? »

York a gloussé.

« Pour ça il y a les niches ! »

« Putain de fourmilière. »

Et moi qui disais tout ça pour me moquer. Le cube a dégagé comme un îlot de chaleur au creux de mon ventre et je me suis sentie plus forte en lui emboîtant le pas. J'avais besoin d'exploser la tête d'un mec assez vite, n'importe lequel, pour me venger de Luc.

« Ne pas chercher à savoir est synonyme de longue vie. [Momet-1752] » « Etre parano, c'est marrant. [Ahava-16359] » « Vos désirs font désordre. [Eddow-20472] »

Ce sont les premières phrases que j'ai lues se succédant sur un gigantesque panneau d'affichage, en arrivant dans le hall central. A plus d'une centaine de mètres au-dessus de nos têtes, la voûte se perdait dans un enchevêtrement de poutrelles multicolores entre lesquelles des flots de lumière coulaient jusqu'à la foule, comme si un néon démesuré avait été suspendu au-delà pour imiter le soleil. Le hall mesurait deux ou trois terrains de football sur toute sa longueur et le brouhaha de la foule bigarrée, tous vêtus à l'identique exception faite de la couleur de leurs uniformes, m'a donné un instant le tournis. Sur un mur des centaines (des milliers ?) d'écrans carrés montraient les visages d'une multitude de gens teintés de couleurs différentes, dans toutes les situations possibles, arborant d'innombrables expressions comme s'ils avaient été filmés devant leurs webcams.

« Sauvez Nordi, mangez un félon ! [neon-65710] » « Je ne «tape» pas sur mon clavier, je «souris» !!! [n°14274-14274] » « In gOde we trust. :D [°Bridget°-47103] »

Ces expressions scintillaient tour à tour sur un vieil affichage de gare disposé au-dessus de l'embouchure d'un tunnel dont l'alignement des lampes à sodium allait se perdre dans l'infini souterrain. Le mur en béton opposé aux écrans quant à lui était

pratiquement vierge. Tout en-haut je distinguais juste quelques vitrines aux lueurs bleutées et encore plus haut la baie vitrée de ce que j'imaginai comme un vaste bureau, sauf qu'on aurait dit un solarium puisqu'il était baigné de lumière violette. Je crois que je suis restée paralysée pendant une bonne minute, bouche bée, étourdie par le volume de cette cathédrale souterraine contrastant si violemment avec la pièce d'où je venais, sans parler de ma chambre de bonne.

« Merde alors... J'en suis baba... » York a légèrement sursauté avant de sourire : « Ah ça non, tu n'es certainement pas encore baba. Seuls les ex-membres de l'Administration peuvent être babas. » « Hein ? »

« Ecoute, comme Luc s'est effacé je suis devenue ta protectrice, donc je vais essayer de te présenter les choses ici, du moins telles que je les comprends et dans la mesure où j'ai pu y accéder depuis mon arrivée. »

Je l'ai observée comme si elle avait répété « pingouin pingouin pingouin » pendant dix minutes. Elle a levé la main en direction du mur rempli d'écrans et de visages.

« Alors voilà, c'est le premier truc impressionnant ici. Voici le Scanner de ton secteur. »

Encore une fois je n'ai rien compris. York s'amusait plutôt de ma bouche bée, comme d'ailleurs la plupart des passants qui du haut de leurs différentes couleurs ne manquaient pas de lorgner avec amusement sur mon infrarouge insignifiance. Pourtant il n'y en avait beaucoup dans la foule, d'êtres de ma couleur un peu errants, clairement dans le doute ou la fascination. Et pour la première fois j'ai pensé en termes d'effacement. Je n'ai pas pensé au suicide ni à la mort ni à toute autre forme de disparition sociale comme j'avais eu tant l'habitude de le faire dans ma chambre de bonne, mais simplement je me suis dit : et si je m'effaçais, que se passerait-il ? Comme elle avait encore cet air d'innocence accroché au visage, je n'ai pas hésité à lui poser tout de suite la question.

« York. Je crois qu'il y a un truc important, ici. Si je comprends un peu. J'ai le choix de m'effacer n'est-ce pas ? »

« Tout le monde a la possibilité de s'effacer, oui. » « Mais qu'advient-il de ceux qui s'effacent ? » « Pffff. T'es lourde toi pour ton premier jour. J'en sais rien moi de ce qui leur arrive. Personne ne sait. Sauf peut-être la très haute Administration. Alors il y a des conjectures. Selon ce que j'ai pu lire jusqu'à maintenant dans les différentes propagandes ou sur les forums, ceux qui s'effacent

retournent simplement à la surface, dans leur vie réelle. L'Interface elle-même est floue à ce sujet. On peut y accéder à l'effacement sommaire bien sûr mais il n'y est fait mention que de nos possibles vexations par rapport à la découverte de ce nouvel état d'esprit. On ne parle pas de ce qui est en-dehors de Parano. Ce n'est pas tabou. C'est... » « Juste sans intérêt ? », hasardai-je.

« Exactement. On n'est pas ici pour discuter des si. Soit on est ici et on accepte les règles, soit on se tâte indéfiniment avant de disparaître je ne sais où. »

Je me suis fait la remarque que j'étais condamnée. Cet uniforme gris clair, infrarouge, ce monde souterrain, tout ce phénomène dont je ne percevais qu'une parcelle de possibilités, s'offraient à moi. En même temps, cet univers me paraissait parfaitement ridicule. Mais, et c'est un vaste mais, on m'avait choisie, j'avais été élue pour sortir de ma vie et être ici. Le verre d'eau, la prison de béton, cet ordinateur portable s'appuyant maintenant contre ma hanche, autant d'évènements qui tout à coup prenaient sens, même si je ne savais pas lequel.

Peu importe.

« Tu n'as pas accès à grand-chose maintenant. Les infrarouges n'ont accès à rien en fait. Je peux juste te montrer le Scanner, ta cellule, et te montrer l'Interface, c'est tout. Et souligner le fait que tu dois absolument faire une belle Fiche. De ta Fiche dépend ta survie ici. Tous ces verts que tu vois là dans le hall, il y en a parmi eux qui vont aller visiter ta Fiche, et ce sont eux qui vont décider si tu peux ou non rester avec nous. »

J'ai eu envie de pouffer tellement ça m'a paru grossier. York venait de me dire que je n'étais que la possibilité d'exister ici. Que sans doute, et avec un gros doute, c'était ma seule option pour survivre. Alors que je ne savais même pas qui j'étais dans ma propre vie je devais affirmer ma présence avec une seule certitude. Ici, au départ, je ne suis rien.

« Je ne sais pas trop comment prendre ce que tu viens de me dire. D'un côté cela signifie que si je m'arrange pour que personne ne m'aime ici je pourrais être débarrassée de cet endroit, d'un autre côté je me demande si ce n'est pas simplement le monde entier qui sera débarrassé de moi. »

Mais York ne m'écoutait plus. Elle venait de croiser une amie de son âge, uniforme orange, et toutes deux s'étaient mises à roucouler et soupirer et marmonner comme deux jeunes filles qui parlent de mec. Elles parlaient de galerie photos, d'un photographe « canon » et l'autre rougissait tout en agitant ses mains. Bref, l'âge bête. En même temps si Luc s'était fait cette York, je devais être

aussi conne qu'elle. Cette invraisemblable propension de la jeunesse à oublier tout ce qui l'entoure grâce à une histoire d'entrejambe: fascinant. Mon regard s'est lentement déplacé vers ces milliers de visages bougeant en même temps sur le Scanner. Y'avait-t-il un point commun entre eux? Je dirais que seule une minorité dépassait la quarantaine mais à part ce maigre détail il y avait vraiment de tout. Un mur vivant d'expressions, un titanesque écran quadrillé de vies enfermées à des lieues sous terre, réprimer un frisson, m'éclaircir la gorge. York toute excitée m'a prise par la main.

«Viens 99398 je ne vais pas avoir le temps de montrer tout maintenant j'ai rencart dans une heure pour arranger ma galerie photos et peut-être même, vidéo.»

Pétillante sur ce dernier mot elle m'a tirée en direction des ascenseurs groupés en essaims verticaux dans un coin de la cathédrale du Scanner.

«Allons directement voir ta cellule et ta Fiche. De toute façon tu auras bien le temps de découvrir le reste par toi-même: c'est aussi comme ça que ça se passe ici, faut pas croire que je vais être ton guide touristique...»

Genre clairement: j'ai d'autres choses à foutre que de trimbaler une vieille récalcitrante (à plus de trente ans on est vieux pour ces poupons-là) derrière moi. Bousculant quelques personnes au passage nous nous sommes précipités vers l'un des premiers ascenseurs disponibles, qui de près ressemblaient plus à d'énormes plateformes pétrolières, et j'ai senti la douce caresse d'un laser sur ma nuque en y entrant alors que mon numéro s'affichait sur un écran verdâtre à côtés des autres. Une voix presque feutrée à force d'être métallique a susurré:

«Ids enregistrées, élévateur chargé, attention à la fermeture des portes.»

Et je me serais presque crue dans le métro en fermant les yeux, sauf que nous nous sommes mis à descendre à une vitesse proprement ahurissante.

J'ai croisé des regards parmi toutes ces couleurs plantées dans l'immense ascenseur. Essentiellement des rouges, des jaunes et des oranges, aussi quelques infrarouges comme moi. Mais c'était le plus surprenant: ils n'avaient pas peur. Ils avaient pourtant aussi été arrachés à leurs vies, amenés ici, devoir recommencer une vie cachée, une vie de soleil artificiel, de béton, de secteurs, de couleurs, et de caméras de contrôle et d'oppression. Chacun avec son numéro tatoué sur la nuque. Leurs Ids. Et cette menace latente d'effacement sommaire. Mais ils ne craignaient rien. Ils parlaient

entre eux, d'autres restaient seuls, ils continuaient simplement à vivre. Je me fis la réflexion que l'atmosphère dans cet ascenseur était certainement plus chaleureuse que celle d'un métro ou l'ascenseur d'une grosse firme. Parce qu'ils avaient tous confiance en eux. Pas de cette confiance qui rend imbu mais juste cette certitude d'être au bon endroit. Ils n'étaient pas faux, pas transfigurés, ils avaient leurs soucis, leurs doutes, leurs défauts, mais ils partageaient cette certitude d'être là où il faut. Emprisonnés, surveillés, menacés, soumis à une autorité souterraine et toute-puissante. Comme des esclaves satisfaits d'être enchaînés. Et s'ils étaient tous drogués?

Repensant à mes verres d'eau, machiavélique bouffée d'angoisse près du système de ventilation de l'ascenseur.

Et là un gars vêtu d'un uniforme vert s'est penché vers moi. Il n'y en avait pas beaucoup, des verts.

«T'as peur, hein?», chuchotement que j'aurais eu envie de griffer.

York a fait comme si de rien n'était, intimidée.

«T'as l'air d'un bouffon dans ton costume vert, on te l'a déjà dit?», ai-je soufflé dans un défi à l'autorité absurde de sa couleur.

Quelques regards alentour se sont éloignés.

Il n'a pas réagi mais sortit une sorte de gros pad à l'écran vert luminescent, sur lequel il a pianoté quelques secondes. Une caméra d'angle a doucement mugit vers notre coin. Il m'a tourné le dos pour saluer la caméra et j'ai compris qu'il s'agissait d'une sorte de frime parce que j'ai pu voir son ID: 12453.

Je me faisais déjà à l'idée que plus petite est une ID, plus intimidante est son possesseur, parce qu'il était là depuis bien plus longtemps que moi. Mais je discernais beaucoup d'Oranges avec une ID petite, signe que la couleur ne signifiait sans doute pas tout. En même temps il y avait des Ids à quatre chiffres qui étaient rouges, et cette histoire de nombres du plus petit au plus grand ne semblait pas confirmer le statut d'importance par la couleur. Je devinais que le nombre sur la nuque n'est qu'une façon d'identifier précisément, et la couleur détermine un rôle particulier au sein de Parano. Rien à voir avec l'ancienneté.

Il n'a rien dit jusqu'au freinage de l'ascenseur sur un premier débarcadère. En même temps qu'un gros écran digital accroché au plafond de l'ascenseur, la voix aussi feutrée que métallique a chuchoté:

«Ids en 100 veuillez sortir à ce niveau.» Sur l'écran verdâtre les IDs s'effaçaient au fur et à mesure que les individus sortaient en passant sous le laser, essentiellement des rouges et des infrarouges. En me référant à leurs IDS, il y en avait déjà tellement

qui avaient débarqué ici après moi, aussi choqués, aussi dépayés, et pourtant ils obéissaient déjà à l'organisation générale. «Dis donc, une semaine en formation, une semaine presque sans un verre d'eau. Sois t'es stupide, sois tu tiens vraiment beaucoup à ta vie du dehors.»

Le Vert a ricané cela dans mon oreille, je lui ai répondu avec mes yeux, comme si un chacal avait pu soudain parler.

«Fais gaffe. Tu ne veux pas aller en prison politique si tôt, et je sais de quoi je parle.»

Clin d'œil ridicule.

«Prends tout ça comme un jeu et vois où ça te mène...»

York lissait sa combinaison et faisait comme si l'état de ses ongles était plus important que tout.

«Un jeu?», gémis-je.

«Oui. Amuse-toi jusqu'au bout du jeu.»

Nouveau clin d'œil sentencieux. On arrivait à l'étage des IDs en 90 et je sentais ma nuque chauffer méchamment.

«Et c'est comment que tu t'appelles?»

«Amilton», répondit-il suavement.

Ma nuque était trop brûlante pour rétorquer quoi que ce soit d'agressif à ce moment, et je me suis précipitée dans l'étage en même temps que les autres.

Un jeu.

Corridors de néons, parfois sur les murs gris un écran affichant une vue sur des Scanners d'autres secteurs, puis des intersections, corridors identiques à droite, devant, à gauche, enfilades sans fin, labyrinthe à priori complètement vain. Il y avait tellement de corridors et d'intersections que la foule sortie de l'ascenseur s'est rapidement dispersée. York avait pourtant l'air de s'y retrouver sans problème. Nous étions seules. Nos combinaisons et leurs chaussures feutrées ne faisaient aucun bruit. Je n'entendais pas même un système de ventilation, un cliquetis mécanique. Rien.

Parano est un jeu.

« Faut pas être claustrophobe hein », ai-je chuchoté pour entendre le son de ma voix.

York a bifurqué à un nouveau croisement sans rien dire d'autre que :

« Mince je vais être en retard. Pourquoi ils t'ont mises dans une allée si éloignée ? »

« Ils veulent me perdre, sans doute. »

« Ah voilà c'est ici ! »

Corridor sans fin à droite, corridor allant vers le croisement précédent à gauche, puis se poursuivant sans fin sous les traits tillés des néons. Aucune porte, béton lisse, nous étions juste au beau milieu d'un corridor comme nous venions d'en traverser des dizaines.

« Ici ? Je couche dans le corridor ? »

Parano est un jeu agaçant.

« Tu n'as pas encore choisi ton mot de passe, donc tu ne peux pas encore voir la porte de ta cellule. Sors ton Ordi. »

« Mais, et les entrées des autres, elles sont où ? »

« Partout. »

« Quoi partout. Je n'ai rien vu que je sache, ou alors il faut encore qu'on me plante des yeux bio-électroniques machin truc infrarouge.

»

Elle a eu l'air effarée.

« Des quoi ? »

« Non je déconne. »

« Il y a des portes partout, sauf que bien sûr tu ne peux pas voir les entrées des autres, question de sécurité. »

« Evidemment, comme n'y ai-je pas pensé. En même temps je devrais commencer à considérer sérieusement ces délires. »

L'écran de mon Ordi affichait uniquement :

« Bienvenue *****, veuillez cliquer sur le lien qui vous a été envoyé lors de l'inscription de votre adresse e-mail sur le Registre avant le premier verre d'eau. Pour votre bonheur veuillez choisir ensuite un identifiant ainsi qu'un mot de passe. » Suivait tout un paragraphe expliquant longuement la nécessité de choisir un mot de passe impossible à deviner avec des astuces mnémotechniques pour s'en rappeler.

Parano est un jeu prévoyant.

« Il faut que je trouve un nom d'utilisateur c'est ça ? »

Regard brillant, York a hoché la tête, mais elle a retenu ma main au-dessus du clavier.

« Ne sous-estime pas ce moment. Je crois que beaucoup le sous-estiment. Sur le moment on ne se rend simplement pas compte. L'ironie étant qu'on a envie de se dépêcher pour voir la suite, et on fait l'erreur de ne pas s'arrêter sur son nom de baptême... »

« Oui mais bon. Ca reste un nom d'utilisateur, pas de quoi larmoyer. »

Et de toute façon je savais déjà exactement quel serait mon surnom.

Errata. Il me trottait dans la tête depuis la vision du Scanner et de tous ces visages sur les écrans.

Errata-99398, ai-je tapé lentement.

«Errata?»

«Errata.»

«Comme dans humanum est?»

«Exactement.»

«C'est joli.»

C'est en tout cas mieux que York comme dans New, me suis-je retenue de grincer. Et puis mon mot de passe:

«C'est ton mot de passe ça? Mais il a combien de caractères?»

«Je n'en sais rien. C'est une phrase concaténée.»

J'ai retapé une deuxième fois mon mot de passe et là j'ai cliqué sur le bouton OK. Il est vrai que j'ai dégluti de travers et toussé à m'en arracher les poumons. Une ligne noire est apparue dans le béton, une ligne formant l'embrasure d'une porte, avec au centre le symbole [p] et juste en-dessous mon ID: 99398. La porte a glissé sans bruit pour dévoiler ma cellule.

Un homme portant un attaché-case a bondi sur ses pieds pour sortir de la cellule et me tendre la main. Il a remonté plusieurs fois sur son nez brillant de grosses lunettes optiques. Puis il a essayé de sourire, voyant que je ne réagissais pas il s'est tourné vers York qui lui a offert un sourire de politesse.

Le gars portait un costume à la couleur complètement ridicule, une sorte de violet, peut-être de l'indigo. Il devait avoir dans la vingtaine et nonobstant le fait que je restais pantoise devant la couleur de son costard, l'interprétant sans doute comme une marque de respect de ma part il a resserré fièrement sa cravate.

«Et vous faite quoi dans ma cellule...» Coup d'œil sur sa plaquette d'identification «...31707?»

«Alors je vous interromps tout de suite ce n'est PAS GRAVE DU TOUT,» m'a-t-il postillonné au visage. Malgré mon expression éberluée il ne s'est pas découragé: «Ne vous fiez pas aux apparences. Vous êtes dans une entité privée et votre cellule-Fiche ne vous appartient pas. Tout ici appartient à l'Ordinateur et à son Administration, dont j'ai l'insigne chance d'être le représentant devant vous en ce moment. Vos droits sont proches de zéro et si vous êtes encore ici en ce moment c'est à cause de notre administration incompétente qui n'a pas encore réussi à mettre la main sur les dossiers contre vous. Sachez néanmoins que nous sommes sur nos gardes, que nous sommes très exigeants et hyper-susceptibles. Nous préférons construire notre propre univers plutôt que de dépendre de celui des autres...»

«Non alors excusez-moi mais normalement cette phrase vient avant «sachez néanmoins...», si j'ose vous faire la remarque...» York osa faire la remarque.

Il trifouilla dans ses dossiers compulsivement.

«Je... Hem. Vous n'avez pas tort. Vous avez même raison. Pour cette fois-ci, citoyenne York-95558.»

«Mais vous le faites quand même très bien,» ajoutai-je.

York confirma vigoureusement. L'indigo nous observa tour à tour et sortit un mouchoir indigo pour se tamponner le front.

«Vraiment?...»

En incrustations dorées sur la couverture de son dossier en cuir noir j'ai aperçu la mention: [p] Who's your Daddy. Puis j'ai jeté un œil à ma cellule-Fiche: deux mètres sur trois tout au plus, murs sols et plafonds en béton évidemment, excepté le mur du fond qui n'en était pas un en réalité puisqu'il s'agissait d'un immense écran LCD. En somme, un peu comme si j'avais eu l'idée délirante d'acheter un home cinéma pour ma chambre de bonne. La mention anglaise sur son dossier, sa couleur indigo et cette pièce parfaitement hallucinante ont fini par avoir le dessus sur ma dose disponible de relativisations et de sarcasmes. Crise de claustrophobie et de désespoir aigu en perspective, ventre rempli de lave, j'ai tout juste réussi à ne pas coller ce gars au mur.

«J'aimerais voir. Le responsable. De ce cirque.»

L'indigo a affiché un sourire rasséréné, complètement inattendu sous son masque de sueur. Côté sensibilité psychologique, zéro pointé le type.

«Vous avez entièrement raison, passons pour une fois les usages et protocoles que diable.»

Il a cherché confirmation dans les yeux de York.

«Alors voici le créateur sublime de ce nouvel univers,» a-t-il proclamé en s'écartant et tendant la main vers l'écran LCD du fond de ma cellule.

Le mur-écran illuminait doucement la cellule, avec un interrupteur je pouvais régler l'intensité de la luminosité, mais pas jusqu'à l'éteindre : il semblerait que je devrai dormir à même le sol avec cet écran géant teintant continuellement la cellule. Il affichait ce qui ressemblait en tout point à la structure d'une page web, un menu en haut à droite surmontant plusieurs informations abrégées dont je n'ai pas compris le sens, puis sous l'intitulé «[^_^] MSG-Terminal» suivait un long message, un avertissement compris-je, qui capta mon attention.

«Cher Citoyen, chère Citoyenne,

Actuellement votre crédibilité est proche de zéro. Votre arrivée ici ne justifie en rien la continuation de votre présence et de votre nouvelle expérience paranoïaque, quand bien même vous l'auriez ardemment recherché tout au long de votre existence. A nos yeux, vous n'êtes que le potentiel d'un félon, voire un félon tout court. Et le centre d'effacement est tout proche.

Afin de vous garantir un bonheur complet au sein du Complexe Alpha, veuillez à suivre les points suivants :

1 - Modifiez votre mot de passe s'il est trop simple. De votre mot de passe d'utilisateur dépend votre survie ici.

2 - Editez votre Fiche en vous y présentant sur AU MOINS 10 lignes, afin que les Citoyens Verts de votre Secteur puissent décider de vous garder ici, ou pas.

3 - Ajoutez 3 photographies de vous, votre visage, DE FACE, clairement visible. Au moins 3 photos de vous dans votre Galerie, dont votre photo de couverture évidemment, ne sont PAS des oeuvres d'art.

Ensuite attendez qu'un citoyen Vert valide votre présence.

N'oubliez pas que l'Administration est hautement incompétente et qu'à tout moment des erreurs sont commises, irréparables, dont vous pourriez être la victime. Seul M.A.M.A.N., Lordi, Nordi, Computer, n°1, est définitivement parfait car exempt d'humanité.

La plupart des réseaux d'informations ne sont pas disponibles à votre niveau d'accréditation, donc pour vos plaintes veuillez vous adresser au centre d'effacement le plus proche.

N'oubliez jamais que le Bonheur est OBLIGATOIRE.

L'Administration.»

Chancelante je suis me suis appuyée contre le mur-écran, contre ma Fiche, tiédeur poisseuse sur la joue, comme si elle avait été aussi vivante. J'ai senti dans un terrible élan d'illumination que 90% de mon existence allait désormais se dérouler devant cet écran, dans cette cellule, au coeur de ce titanesque délire, emprisonnée sans en connaître la raison, et sans doute à jamais.

Seul ce sentiment persistant d'avoir été choisie m'a permis de me redresser.

«Errata tu t'attendais à quoi? A un quatre pièces avec vue sur la mer?»

Pourquoi toute la société là-haut n'a jamais parlé de cela? Pourquoi aucun journaliste n'a-t-il jamais réussi à infiltrer ces lieux et à en parler? Pourquoi aucune secte, aucun homme politique, aucun parti ou je ne sais quelle organisation secrète n'a-t-elle jamais dénoncé l'existence de ce monde souterrain afin de s'assurer encore plus de pouvoir? Et pourquoi les ouvriers qui ont

construit ces murs n'en ont-ils jamais parlé à leurs enfants pour que ces sornettes deviennent enfin des contes? Et pourquoi aucun satellite militaire ni aucune fouille archéologique ni aucun spéléo amateur n'est jamais tombé sur le symbole [p] gravé dans une roche à plusieurs kilomètres sous terre? Parce que jamais, jamais personne n'a réussi à sortir d'ici vivant.

Mais le plus troublant résidait surtout dans le fait que personne ne s'affirmait pour revendiquer la mainmise sur tous ces gens. Ces grades, ces couleurs, cette organisation plus que totalitaire, il s'agit bien de pouvoir, de contrôle, pas un humain pour prétendre être à la source de cela, pour faire de tapageurs discours s'affichant de temps en temps sur les écrans digitaux, afin qu'Orwell soit définitivement hilare?

J'ai été choisie.

Par un crétin de cinéaste amateur qui baise mal et qui a eu la bonne idée de se suicider.

Point d'interrogation.

Se suicider?

Mais. Comment a-t-il pu seulement être trouvé mort chez lui s'il fait partie de [p]? Comment a-t-il pu seulement SORTIR d'ici? Lentement je me suis retournée vers les deux zigotos à l'entrée de ma Fiche, et j'ai vu leurs yeux ronds me fixer comme si je venais d'avalier de l'arsenic.

«Dites-moi. On peut sortir d'ici n'est-ce pas?»

De yeux ronds à yeux en fente.

«Ton niveau d'accréditation ne te permet pas d'avoir accès...», l'indigo éructe.

«A ce genre d'informations oui je sais. Donc on peut.»

«Pas vraiment. Enfin, d'une certaine façon j'ai entendu dire qu'on peut, mais il faut être Orange pour cela.»

J'ai imaginé le dernier paquet d'oranges granini que je m'étais acheté dans mon ancienne vie – je pensais déjà comme cela: mon ancienne vie de larguée dans son cabanon privé au grenier, terrible, et je me suis mise à rire compulsivement.

Sur ce, une lumière bleutée a envahi ma cellule-Fiche et avant que ma porte ne se referme automatiquement l'indigo a juste eu le temps de me lancer :

« Il tient à la politique de l'Administration de votre Secteur de vous accueillir ou de vous sanctionner, Errata ! »

York impuissante a fait un petit geste de la main. En se refermant l'embrasure de la porte a disparu et je me suis retrouvée plongée dans cette atmosphère bleue qui venait de ma Fiche. Sous la longue procédure lue auparavant, qui je le compris n'était destinée

qu'aux nouveaux arrivants infrarouges et devait sans doute disparaître lors du passage à la couleur rouge, j'avais reçu un nouveau message. Sur fond bleu.

*** Missive administrative de modovar-B-CIN 18404 (1 min)
[Répondre] [Ranger] [Effacer]

« Chère Citoyenne,

Enchantés de votre nouvelle présence au sein du Complexe Alpha, et plus particulièrement au sein du secteur CIN, au nom duquel je vous salue cordialement, il a été néanmoins porté à l'attention de l'Administration de ce secteur de comportements à tendance hystérique de votre part. Malheureusement pour vous, les BOTS-servs infirmiers ne sont pas encore disponibles à votre niveau d'accréditation. Il va donc falloir considérer l'option de vous calmer ou un kick DMZ vous attend, car nous ne pourrions tolérer la présence de comportements troublant les autres au sein de CIN. Mais vous ne souhaitez certainement pas vous retrouver en DMZ.

En vous souhaitant encore la bienvenue ainsi qu'un séjour agréable sur notre secteur, et en espérant surtout avoir été clair, modovar »

La lueur bleue s'est éteinte lorsque je terminai la lecture du message. C'est à ce moment, un peu tard je l'admets rétrospectivement, que je me suis vraiment penchée sur le contenu de cette fameuse Fiche. Ma Fiche, tout mon être collé sur un mur-écran. Un clavier a silencieusement jailli d'une fente ainsi qu'un cube en plastic gris et un peu mou faisant sans doute office de siège.

Il y avait un menu, tout en-haut près du plafond. Login | Scanners | Galerie | Quitter. Login menait sur la page où j'étais, Scanners menait à une page affichant une sélection des visages que j'avais eu l'occasion de voir sur le mur dans le grand hall du secteur, Galerie menait à une page où j'avais la possibilité de mettre plusieurs images de moi, et Quitter menait sur une interface d'accueil de ce site. Car l'organisation générale, les liens, le menu, représentait clairement un site, un site ambigu. En quittant, tout mon intérêt momentané était de pouvoir quitter, j'accédais à un autre menu. Accueil | Témoignages | Les Nuits Paranoïaques | Inscription | Identification | A propos.

A propos:

«Parano est un BBS communautaire privé. C'est un ensemble de fiches, de groupes et de forums visant à favoriser la création artistique et la communication entre personnes sans discriminations sociale ou culturelle.

Pour assurer la protection des utilisateurs contre les fléaux traditionnels qui sévissent sur l'Internet un mécanisme de modération innovant est en expérimentation : une pyramide panoptique.

C'est une adaptation des théories de Michel Foucault, dans le livre publié en 1975 « Surveiller et punir » où Foucault y développe deux concepts, celui de panoptisme et celui de société disciplinaire.»

Identification:

Une page m'invitant à rentrer mon nom d'utilisatrice et mon mot de passe, ensuite je me retrouvais sur la page Login de ma Fiche.

Inscription:

«Formulaire d'inscription.

Parano est un organisme privé contrôlé par un Ordinateur fou et des citoyens tyranniques. Vos droits sont proches de zéro. La validation de votre inscription relève du miracle ou de l'incompétence de nos vérificateurs...

Néanmoins, dans sa grande bonté, l'Ordinateur affirme qu'il ne fait pas de Spam et ne vend pas les adresses email utilisées. De plus, votre adresse email est invisible et privée pour les autres utilisateurs.

Inscription parrainée:

Un protecteur avide de pouvoir et de gloire a eu la bonne idée de vous donner un code d'accès privilégié :

Code:

Et cliquez sur Inscription.

Tentative d'inscription libre:

Les inscriptions libres ne sont plus possibles pour le moment, vous avez besoin d'une invitation d'un membre de l'organisme.»

Les Nuits Paranoïaques:

Une étrange vidéo me disant d'abord que mon accréditation n'est pas suffisante en tant qu'Orange, alors que je ne le suis même pas, et ensuite un curseur tape automatiquement: accréditation: Ultra-Violet, et là déboule une véritable folie d'images festives dans une ambiance de cave secrète, des arcades, des corridors, et soudain des centaines, des milliers de personnes dansant, discutant, exposant, des hommes et des femmes en costumes hybrides, telle une fête techno délirante où chacun gesticule à sa manière, une ahurissante succession de danses saccadées et de

paroles jetées à la caméra dans un déchaînement jubilatoire. Tout finit sur la vision, gigantesque sur mon mur-écran, d'une sorte de diode globuleuse et rougeoyante qui me rappelle tout de suite l'œil d'Hal dans «2001 l'Odyssée de l'espace» de Kubrick. Cet œil reste un instant suspendu devant moi et il palpite et je sais qu'il s'agit d'une vidéo, néanmoins j'ai l'impression qu'il m'observe du creux de ce point rougeoyant, avant de disparaître, remplacé par le brouillard d'une télévision HS.

Témoignages:

Un entassement quasi infini de visages à côté desquels se succèdent des sortes d'odes à la gloire de l'Ordinateur. Un exemple:

velvetvix-IR-KRO 75537

Cher Lord Inateur,

Cher Vous, Cher Toi, Cher Tout....

Pardonnez cette timidité, mais ce n'est que le reflet de mon humilité, sentiment qui m'étreint quand je me trouve, ici, osant vous adresser ces quelques mots ...

Merci de m'accueillir en votre sein Ô Grandeur, Magnification, Personnification de la Beauté, de la Bonté !

Je suis vôtre à tout jamais ! Oserais-je vous dire que je vous aime ?

La béatitude et le bonheur m'ont envahie depuis que je vous connais.....

Merci, merci, merci, merci pour cette orgasmique sensation !!

Accueil:

C'est la page qui a finalement retenu toute mon attention. Puisque d'une certaine manière j'y étais mentionnée.

«Le net est infesté de traîtres commis mutants séditieux. Ne rencontrez pas n'importe qui, n'importe comment et surtout n'importe où... Ne faites confiance à personne !

Dans le but d'assurer votre bonheur, un Ordinateur paranoïaque a été chargé d'éliminer tous les intrus. Cet Ordinateur a toujours raison ! Cet Ordinateur est fou ! Cet Ordinateur est votre ami !!

Parano est un système paranoïaque privé utilisant une messagerie et un ensemble de forums à vocation artistique et communautaire.

11 citoyens Ultra-Violet

1155 citoyens Violets

930 citoyens indigos

1408 citoyens bleus

12679 citoyens verts

10008 citoyens jaunes

38026 citoyens oranges

14102 citoyens rouges

25353 citoyens infrarouges

Il y a en ce moment 75051 citoyens en ligne.»

Suivaient un lien pour s'identifier, un autre pour s'inscrire dans le cas uniquement où une personne déjà à l'intérieur de l'organisme aurait proposé (ou forcé?) une invitation, et un lien permettant de récupérer un mot de passe perdu.

J'étais là, dans ces nombres, élue tout comme eux, parmi les 25353 citoyens infrarouges, et sans doute parmi les 75051 citoyens en ligne au même moment que moi. Bien sûr mon petit ego à côté de ces nombres paraissait insignifiant, mais en moi tressautait cette sensation non pas d'avoir été condamnée, d'avoir été emprisonnée, malgré l'enfermement quasi carcéral auquel j'étais soumise je sentais qu'on m'avait choisie pour me montrer cet univers secret, dont des milliards d'êtres humains n'avaient aucune conscience et dans lequel même les plus puissants n'avaient pas droit d'entrée. Bien que les règles régissant le droit de rester ici m'apparaissaient on ne peut plus floues, je devinais que l'argent, entre bien d'autres facteurs sociaux, n'avait aucune influence. Evidemment, sinon je ne serais pas là, à moins que ce ne soit pour servir de pute, rien ne laissant pourtant présager cette éventualité.

A l'opposé le droit d'accès était limpide: uniquement sur invitation d'un membre admis du système. Je me fis alors la réflexion que tout ce que je venais de lire se situait sans doute en-dehors de l'univers parano proprement dit, comme une page web libre d'accès offrant aux visiteurs occasionnels les ersatz d'un univers à priori inaccessible. Et quelqu'un venu par hasard aurait sans doute lu ce que je venais de lire avec quelques ricanements avant de repartir dans son surf sur le Net et d'oublier définitivement cet énième aparté.

Oui, certainement que pour le monde extérieur à parano existait cette page sans issue pour celui qui n'aurait pas son code d'accès. Ces milliers de citoyens sous terre, cachés derrière une page web presque anodine. A la limite intrigante, mais une limite bien vite atteinte lorsqu'on se rend compte qu'on ne peut aller plus loin.

Je veux dire, sans physiquement, y aller plus loin. Parano s'étalait comme une ombre d'impasse du web à la réalité.

Mais un élément autrement plus important m'était présenté sur cette page d'accueil, surtout pour moi qui à l'intérieur étais confrontée au non-sens de tous ces uniformes de couleurs. La

hiérarchie des couleurs. Au sommet de la pyramide, 11 Ultra-Violets, à la base des milliers d'infrarouges tout comme moi et entre deux 6 couleurs. Je me suis souvenue de cet étrange personnage vêtu d'une sorte de tunique violette venu avec ses sbires me soutirer à mon existence d'oisiveté permanente, replacé dans ce nouveau contexte ce type devenait un haut personnage, un dieu descendu de son Olympe juste pour moi. Je n'ai pas compris. Les Violets ne pouvaient pas intervenir ainsi pour l'entrée de chaque infrarouge, ils étaient bien trop peu nombreux comparés à la masse grouillantes des nouveaux arrivants, alors pourquoi ce Violet-là avait-il décidé de venir me chercher personnellement?

Face à mon curseur palpitant dans le champ du formulaire d'entrée au site, devant mon nom d'utilisateur, cette question est restée en suspens. J'ai remonté le temps jusqu'à l'arrivée de ces deux types en uniformes dans mon grenier, puis la rencontre avec Luc lors de cette fête glauque, et puis tous ces mois avant à tourner en rond dans les rues de cette ville, Lausanne, à me plonger des heures durant dans l'observation intense des pigeons se draguant, mes nuits d'ivresse éparpillées d'un homme à l'autre alors que je voyais leurs braguettes gonfler et leur cervelle rétrécir, et les mails affolés de ma mère insistant depuis Paris pour que je rentre «à la maison», pour que j'oublie ma rupture, pour que...

La destruction totale et pourtant sublimement inconsciente m'ayant ravagé ces dernières années.

Un espoir délirant m'a étouffée d'angoisse.

Ma mère allait agir, elle allait contacter ma concierge, qui viendrait frapper à la porte de ma chambre de bonne, puis ma mère contacterait la police locale qui vendrait faire un tour de routine, et puis ils défonceraient ma porte et... Non. Inutile de me leurrer, dans la situation où j'avais été, sauf à cause de l'odeur de pourriture de mon corps dans le grenier, personne ne penserait à me chercher, à un enlèvement. Là-haut je deviendrai une disparue, ou pire, juste une petite fugueuse qui fait chier son monde et qui a bien fait de se volatiliser.

Etions-nous tous ici bas des disparus, des fantômes, des errants de l'enfer?

Entré mon mot de passe, clic OK, je me suis retrouvée dans ma Fiche. Mais ce n'était pas ma Fiche, il s'agissait de mon espace privé, de l'incarnation virtuelle de ma cellule. Au-dessus du message de modovar j'ai reçu un nouveau message, enfin pas tout à fait, un drôle de truc.

*** un rapport d'enquête sur vous à été posté par York-R-CIN 95558 [Consulter]

Ai cliqué sur Consulter:

*** Rapport d'enquête de York-R-CIN 95558, le 25/06/2006 - 09:03
Hello Errata et bienvenue sur CIN! Je suis certaine que tu finiras
par honorer le secteur de ton originalité et ta créativité. Citoyens,
faites confiance à cette fille for-mi-dable.
Bises.

York.

[Valider ??] [Effacer]

J'ai cliqué à tout hasard sur Valider vu qu'au fond de mon désarroi
je suis une personne fondamentalement optimiste :

Message validé.

Je n'ai rien compris à ce que je venais de faire mais en tout cas
cela avait fonctionné. Ma Fiche, c'est-à-dire cette partie visible de
l'iceberg que les autres citoyens verraient, puisque je venais de
comprendre que je me trouvais dans une zone de messagerie
privée à cause du [^_^] MSG-Terminal en guise de titre précédent
l'avertissement au félon potentiel que j'étais et les deux messages
reçus, ma Fiche j'ai pu y accéder pour la première fois en cliquant
sur [Regarder fiche], situé à côté de [Editer fiche] et en-dessus de
[mot de passe] et [Ajouter Photo]. Il n'y avait pas grand-chose à
vrai dire. A gauche une image de fenêtre à barreaux avec écrit en
gros «Gloups je suis un traître sans aucune photo de moi» et à
droite: Errata-IR-UBU 99398, une zone grise dessous, d'ailleurs
toute ma fiche était grise, ce qui devait sans doute représenter ma
couleur infrarouge, et puis encore dessous:

[*] Rapports d'enquête – ce que les autres disent sur Errata.

Avec à la suite le message de York que je venais de valider, sur
fond rouge, sa couleur.

J'ai compris que les rapports d'enquêtes étaient des messages mi-
privés, mi publics, puisqu'ils étaient destinés à apparaître sur ma
fiche mais en même temps ils m'étaient adressés. En somme je
venais de valider mon premier rapport d'enquête, le premier
contenu de ma fiche ou comment les autres me voyaient, et il
s'agissait d'un message d'une primate de 18 ans qui me trouvait
formidable alors que j'avais été totalement archaïque.

Ma première impulsion fut de ne rien faire. Ne rien faire, c'est
toujours ma première impulsion en cas de doute. Je n'allais tout de
même pas me précipiter pour éditer ma fiche et y raconter je ne
sais quoi; en fait tout ce que je pourrais y raconter serait déjà un
peu de moi sauf si je recopiais le texte d'un autre. Dans un but flou,
l'évitement sans doute, j'ai cliqué sur Scanners et sont apparus à

nouveau tous ces visages de citoyens, grande palette d'yeux et d'expressions figés sur moi, environ une centaine de portraits miniatures de toutes les couleurs de Parano me dévisageant comme au milieu d'une partie de poker douteuse. L'ensemble était assez joli, intrigant du moins. Interpellant. Ma cellule envahie par toutes ces couleurs était comme baignée dans un soleil couchant. Tiens celui-là avait une gueule intéressante: j'ai cliqué sur sa photo, consciente à cet instant d'agir comme 99% d'entre eux, l'appât, la convoitise, bien naturels en somme lorsqu'on se retrouve enfermé sous terre dans un cercueil high-tech. Une bonne baise permet de tant oublier. Et de tant regretter. Je ne pouvais pas accéder à sa galerie d'images, un message me disait que je ferais mieux de remplir ma fiche au lieu d'essayer de voir les photos des autres, alors je me suis rabattu sur sa fiche.

«La vie est un cirque rituel répété inlassablement, le monde change, varie, se pare de faux-semblants, se multiplie, s'échange, s'extorque, se défend, vibre, fuis, vit, meurt, plus rien n'est important. On joue, inlassablement, dans un bac à sable, avec des lego, avec un travail, avec un avenir, avec un passé, avec un amour, avec une huître, avec un clavier, on invente chaque jour de nouveaux moyens de se concevoir, de se voir, de s'asseoir, de respirer, de crever, on joue et on perd le pourquoi, on perd la causalité, on perd l'effet, on en perd la conséquence, on en perd le rejet, on s'injecte des doses de réalité, de futilité entremêlée de subtilité...

Une vie est bien plus à facile à détruire qu'à construire...

Pas de regrets, peut-être un peu, mais ce qui fait mal, c'est ce sentiment de perdre sa virginité... Se sentir violé par l'existence inodorante, bien qu'oppressante, de milliards de connards que l'on ne connaît pas et que l'on ne connaîtra jamais. Ce qui fait mal, c'est d'avoir vendu son âme et de se retrouver froissé, partagé, mitigé, oublié puis effacé par ce que l'on a cru apprécier, et même si on l'a appréhendé, la chute n'en est pas moins douloureuse.

Je flotte, ballotté sans grâce par des lames de fond incendiaires. Je bois la tasse et les flammes me brûlent la gorge... Je défigure ta beauté, j'arracherais ton souvenir photographique, mes ongles creuseront des sillons dans tes joues, carnassier. Je suis une antiquité revisitée, une entité séquestrée, un jésus défiguré, je suis le fond de cale d'un chalutier, empli pour être vidé, sans attache et non sans tache...

Entrelacs d'asphalte dessinant mille et une formes auxquelles notre esprit associe des visages, des figures. Des taches anonymes de couleur plus ou moins vive se reflètent, affairées, sur le dédale vitré qui n'en finit pas. De loin en loin, des messages d'espoir ou de haine sont griffonnés à la hâte. Les taches progressent, chacune s'accordant inconsciemment sur un métronome apathique. Le chant des oiseaux, masqué par le silence de nos idées impassibles alors que nous brûlons notre avenir chaque fois que nous tournons une clé. Alors on regagne notre prison dorée, trop propre, trop exiguë, s'élevant toujours plus haut vers les cieux encastrés les uns sur les autres, immense abattoir de plâtre et de contreplaqué. On souffle, heureux, protégés par un rempart d'acier.»

J'ai terminé la lecture de cette fiche les mains en sueur, la nuque raide.

Alors il faut savoir écrire pour briller. Il faut montrer à quel point ce je est capable de s'affirmer, quels que soient finalement les mots utilisés, la beauté de l'expression, il s'agit de se mettre en avant en poussant un maximum de soi-même sur la scène et adienne que pourra. Je devais me montrer. Mais j'avais un problème avec ça. Jamais je n'aurais pu danser nue sur la scène. Ce que je venais de lire finalement, aussi beau que ce fut, ne servait qu'à amadouer. A tout prix avoir l'air intéressant, se distinguer, et d'ailleurs de cette fiche ressortait ce sentiment que l'auteur voulait surtout jeter ses tripes à la face du lecteur pour qu'il en fasse des œufs brouillés, pourquoi pas. Révolte contre le système en même temps qu'obéissance. Le système contre lequel Arteso se révoltait n'était pas Parano, et ce détail de la taille de son honnêteté me força à reconsidérer l'enfermement que nous partagions: Arteso jugeait le monde de la surface, jamais il ne faisait référence au diktat souterrain que nous vivions ensemble. Sa fiche respirait l'acceptation de ce système et sa plainte mélancolique s'adressait aux milliards de gens de la surface. Paradoxalement, aucun être de la surface n'aurait pu lire ces mots, et cela signifiait qu'il prêtait à cette dictature cordiale le potentiel d'une révolte totale sur le monde, totale et secrète, même si lui-même n'y accordait aucune importance.

Sa fiche, tombée sur moi presque par hasard, réveillait cependant exactement ce que j'essayais d'exprimer. Car je n'avais même plus envie de me révolter contre ce qui m'arrivait, au contraire c'est plutôt toute mon existence éteinte de la surface qui me révoltait. Tout comme lui je faisais confiance déjà à ce système carcéral qui

m'avait gobée, et je considérais mon existence d'avant comme si j'avais été morte et ressuscitée. Maintenant perchée sur un nuage à regarder les hommes batailler.

A nouveau ce sentiment d'être élue, élue et tout à la fois potentiellement déçue. Le système menaçait de m'effacer à tout moment si je refusais d'obéir au moins à cette hiérarchie et cette complicité consciente qu'il m'imposait. Pour mon bonheur me suis-je rappelée. Le bonheur est obligatoire.

Dix lignes sur soi-même. Il fallait juste mettre au minimum dix lignes sur moi pour remplir ma fiche. Ce n'était pas grand-chose. Dix lignes.

Intolérable impuissance.

L'exigence pervertissait l'inspiration car soit j'y mettais une sorte de cursus proche du curriculum avec date de naissance et tout le tralala, ce qui me sembla on ne peut plus emmerdant, soit j'essayais d'être originale mais alors je n'aurait pas été sûre de satisfaire à cet impératif lapidaire noté en gras: «10 lignes minimum sur vous pour rester ici. Vos supérieurs savent très bien déterminer si votre texte est pipo, pas la peine d'essayer. Cette idée vous a effleuré l'esprit... n'est-ce pas ? :)»

Dix ligne sur MOI. Pour RESTER ICI. PIPO. Savoureuse ironie de ceux qui savent combien il est difficile d'écrire juste dix lignes sur soi ou au contraire de réussir à en écrire au moins dix, qui plus pour rester ici alors que chaque nouveau venu ne souhaite qu'une seule chose: ne pas rester ici. Ou alors l'astuce consistait à nous faire nous sentir comme si nous étions des privilégiés, afin d'épaissir le mystère, titiller cette curiosité qui nous ferait aller plus loin, et plus loin encore dans le système, grader dans les couleurs, se prendre au jeu de la hiérarchie et au sentiment des notre propre supériorité, évoluer et tisser des liens jusqu'à ce jour où on réalise, abasourdi, qu'on ne peut plus s'en passer, de ce système, que non seulement on ne peut plus s'en passer mais qu'on l'incarne.

Je me suis discrètement tassée sur mon coussinet gris et mou – sans doute qu'une caméra de sécurité invisible analysait à cet instant chacun de mes gestes, je devais tout garder à l'intérieur (mais j'étais assez entraînée à le faire). Je me construisais peut-être aussi un château en Espagne, peut-être que j'étais un cas particulier d'introduction à [p] par la force. La vision d'une file d'attente interminable le long d'un mur se perdant à l'horizon et des millions d'individus anonymes attendant uniquement qu'une porte sur [p] s'ouvre quelque part, à l'épiphanie de leurs existences vouées sinon à l'ignorance et l'inutilité.

Naturellement je suis allée sur le Scanner pour mieux me rendre compte des dix lignes des autres. A part quelques IR bredouillant à l'unisson des: «Heu... Dix lignes sur moi ça va pas être facile...» ou des «Que dire et par où commencer?...» ou des «Je ne crois pas que ma vie soit très intéressante...», très peu commençaient leurs fiches par de véritables lignes de présentation. Un jaune au hasard:

Craqder-J-44702:

«Je fais un boulot pourri, dans une boîte de merde depuis plus de 2 ans.

Si je pouvais je pense que j'y foutrais le feu à cet endroit sordide.

Je nez-touffe par cette chaleur.

Je suis aigri m'a-t-on dit. Je crois que c'est vrai.

J'aime les gens drôles et qui ont de la thune.»

Clic, autre fiche, une orange, amannarek-O-19468:

«Soirée bien avancée et rien sous la main pour passer le temps autrement qu'à réfléchir. Et réfléchir m'emmerde, tu peux bien me croire. A ma place, t'aimerais vraiment penser à tout autre chose que ces trucs avec lesquels je jongle à ne plus savoir quel ordre donner.

Ce carré gris et presque mou qui me sert de fauteuil m'emmerde aussi d'ailleurs, si j'en juge cet endroit précis dans mon dos où ça décoche une chaleur qui fait plutôt mal. Mais je crois n'avoir jamais su m'asseoir correctement. Et juste par terre, il y a mon carnet à la couverture imprimée de citations, moi qui déteste les citations, il y a des pages noircies de trucs dont je dois me rappeler, moi qui déteste les annotations, et une bonne quantité de feuilles blanches pour les temps à venir, qui deviendront, au meilleur de leur forme, des conneries utilitaires, tout juste porteuses de la temporalité des choses.

Non, je n'ai pas fait une pause pour te parler de mon humeur.

J'ai juste fait une pause pour éviter de penser à ce qui importe.

Si seulement ça pouvait prendre plus de 10 minutes.»

J'ai remarqué que la qualité des fiches, je veux dire par qualité la façon de s'exprimer, n'avait aucune relation avec la couleur du citoyen. J'ai naturellement essayé de voir la fiche d'un UV, couleur d'une dizaine d'êtres épars au sommet de cette pyramide paranoïaque, mais le problème était de les trouver. Afin d'avoir une idée plus claire de la dimension de [p], sur ma zone privée de messagerie, le desktop comme ils le nommaient, j'ai cliqué sur [Editer fiche]. J'avais déjà aperçu dans la page d'édition de ma fiche le lien [Changer de secteur de prédilection].

Changer de secteur de prédilection:

- * Cliquez sur le secteur de votre choix pour y être déménagé.
- * 5000 crédits pour changer de secteur (babacools inclus).
- * Perte de l'accréditation Violet, Bleu, Vert et Jaune en changeant de secteur.
- * Perte de 50% des crédits (sauf baba).

Suivait une longue liste de secteurs accompagnés chacun d'une courte description. A vue de nez, plus d'un millier, sans classement véritable si ce n'est l'ordre alphabétique. Je suis d'abord allée voir la description du secteur sur lequel je me trouvais.

CIN

Cinéma : réalisateur/acteurs/spectateurs.

Le cinéma sous toutes ses formes et à travers tous ses genres. Partages de connaissances, échanges de points de vue, réflexions communes... CIN c'est tout ça et encore bien plus !

(Libéralisme/HRP/Public)

Evidemment, Luc, l'apprenti cinéaste et apprenti baiseur, avait été sur le secteur CIN et logiquement, invitée par lui, je m'y retrouvais aussi. Quelle tare d'être ici à la suite de la piteuse réputation qu'il devait traîner. Encore une des ces pouffes qui se laisse sauter par n'importe qui dans des parties ennuyantes. Il me fallait avant tout fuir ce secteur. Parcourant les descriptifs j'en ai eu marre et me suis mise à descendre à toute vitesse le long de cette page interminable. Ils proposaient de partager des centres d'intérêt ou des genres, des styles de vie ou encore de réunir des citoyens selon leur situation géographique:

1DU: industriel, underground & subculture

3SX: un garçon au féminin, une fille au masculin

TV: séries Télé et séries télé

VS: Suisse - Le Valais

VAM: vampires et autres créatures de la nuit... (18 ans minimum)

SCI: sciences, recherche et découvertes

1FO: journaliste & Actualités // Presse(s), Chroniques et Médias.

ULB: Université Libre de Bruxelles

Et je remontais et je redescendais, grimpant et chutant sur le corps difforme d'un monstre qui aurait eu toutes les passions imaginables, toutes les tendances, toutes les atmosphères, toutes les façons de vivre, schizoïde mais fourmillant d'intérêts différents. Ainsi de suite à n'en plus finir. Cette liste n'en démontrait pas moins de l'envie de ce système de plaire à ses citoyens en leur donnant un maximum de choix, la plus grande variété de thèmes existentiels afin que chacun ait une chance de trouver un nid proche de ses idées ou plutôt, de son ancienne vie. D'autres sans doute choisissaient un secteur au thème radicalement opposé à

leurs centres d'intérêt dans le monde extérieur, cette nouvelle vie n'était-elle pas destinée à faire table rase aussi?

SXY: l'alchimie subtile entre sensualité, charme et volupté / +21.

J'ai cliqué sur SXY.

Il y a eu comme un claquement sec et, bien que je ne pusse d'aucune façon m'en rendre compte, j'ai senti que toute ma cellule se déplaçait. D'abord une légère accélération latérale, suivie d'un autre claquement sec, et puis la chute si brutale que j'ai été un instant soulevée dans le vide.

«Déménagement en cours. Tous les dossiers sur vous sont transférés à l'Administration de votre nouveau Secteur. Enjoy.»

J'ai été trimbalée comme un bœuf à l'abattoir durant quelques minutes jusqu'au déclic final m'indiquant que j'étais à nouveau casée, où que ce soit.

«Le secteur SXY: Secteur dédié à la passion et à la séduction sous toutes ses formes, SXY est LE secteur visant à exalter les jeux de l'amour. Ses membres citoyens sont là pour échanger et partager le même feu sacré dans le respect des sensibilités de tout un chacun.

(Oligarchie/Mixte/Public)»

Je n'avais pas trouvé d'UV mais peu importait car soudain, loin du souvenir de Luc, d'une arrivée que je n'avais pas souhaitée et débarrassée d'un secteur pour lequel mon seul attachement avait été une partie de baise mal terminée et un suicide, je me suis sentie inspirée et j'ai édité ma fiche pour la première fois:

«Femme la trentaine bien chaude se fait baiser comme une pute en public ou présentation. J'aimais bien mon grenier vous savez malgré tout. L'air étouffant des charmantes soirées d'été alors qu'un public mou piaillait à côté des pigeons sous le tilleul centenaire de la place du café où je n'avais pas assez de tunes pour m'asseoir. Et en hiver c'était chou je grelottais dès l'aube même si je m'étais sifflé une vodka la veille pour me réchauffer soi-disant. Vous savez ça fait bizarre de grelotter tout en ayant envie de vomir. Et dire que je regrette. Mais je suis heureuse parce qu'il faut l'être. Non je ne travaillais pas, Messieurs. J'exhumais des souvenirs, les mâchouillais les nuits jusqu'à ce qu'ils deviennent presque liquides, aussi salés que des larmes et aussi envahissants qu'une bouteille de saké brûlante. J'ai été bien préparée à être ici, Mesdames. Je vais toutes vous bouffer.»

Clic sur «Sauvegarder».

«MERCI DE VOTRE COOPERATION.

Vos nouvelles informations ont été mises à jour dans le système.

[Desktop] - [Voir fiche]»

Il me manquait trois photos de moi pour être conforme. On ne m'avait pas vraiment demandé d'emporter un album de famille lors de ma séquestration et je n'avais aucune idée où trouver un tel matériel, mais en cliquant sur le lien [Galerie] j'ai failli tombé du coussinet. S'étaient impunément sur le mur-écran des dizaines de plans moyens et de gros plans sur mon visage, sur ma vie passée, jusqu'à deux ou trois ans en arrière. Longtemps, très longtemps, je n'ai pas réussi à détacher mon regard de cette image, deuxième rangée photo n°11; cette image de moi couchée en travers de notre lit, on devine la forme de mes seins sous le drap trempé, le visage tendu en arrière et mes cheveux qui frôlent le sol, mes bras étalés sur le lit dans cette position de langueur si pleine d'amour, après l'amour, mon visage à l'envers les yeux mi-clos semble fixer l'objectif de la caméra, et ce bras, ce bras dans le fond près de la table de chevet, flou, jaillissant du tumulte des draps, son bras oublié, arraché à mes souvenirs, ce bras au bout d'un corps invisible qui avait été découpé, haché, congelé et remisé quelque part au fond du cœur, où c'est froid et mort, et j'ai pleuré en face de cette image qui n'avait pas le droit d'exister.

Toutes ces photographies n'avaient pas le droit d'exister. Sortant du boulot, assise à un banc du grand aulac littérature de l'université de Paris XI, assise à une terrasse avec ma mère, ivres avec lui chantant et dansant autour d'un lampadaire près de la Place d'Italie, pensive dans le métro, ou plus récemment empoignant une bouteille de vodka dans mon trou lausannois, une image de demi-profil où je suis seulement éclairée par une bougie hivernale telle une vierge folle assise devant un carnet noirci de mots de tristesse et de mots de tendresses, tant de mots inutiles. Ces images étaient impossibles. Personne n'avait pu m'espionner durant tous ces clichés de ma vie sans que je ne m'en aperçoive. Personne d'humain.

Avant que tout ne soit noyé dans les larmes j'ai cliqué au hasard sur trois photos pour les ajouter à ma fiche.

«Cette photographie va être ajoutée aux dossiers que nous collectons contre vous. Désirez vous vraiment l'enregistrer ?»

Oui oui oui bande de tarés allez vous faire foutre. Ecrasée par tant de passé, clic sur [Je persiste et signe]: «FELICITATIONS.

Bravo et merci pour vos photographies ! Ce geste de bonne volonté vous aidera sûrement lors de votre prochaine promotion.»

J'ai frappé et frappé encore sur le coussinet qui a juste disparu dans le sol et mon visage défigurés s'est écrasé contre le béton,

contre le béton mes larmes avaient l'air nulles, surfaites, inutiles
comme les mots sur mon carnet.
Je vous emmerde, sale secte.

*** Message de netopia-B-SXY 66702 (*online*) [Répondre]
[Ranger] [Effacer]

Hello Errata et bienvenue sur le secteur SXY.

Bien que ta fiche soit de qualité, tu ne nous renseignes pas beaucoup sur toi. Elle est aussi agressive. Nous aimons la qualité par nos chaudes contrées et oser rime avec renouveau (même si ça ne rime pas). C'est pourquoi je me dis que je te laisserai le temps de rajouter quelques détails importants à ta fiche avant d'aviser. Notamment parler de toi, nous renseigner sur tes tendances sexuelles et tes préférences ou tes fantasmes, ainsi que l'indispensable ode à l'Ordinateur.

Au nom de l'administration de ce secteur, je te souhaite encore la bienvenue. Et une bonne baise;-)

A peine sortie de ma crise de larmes, reniflant et dégoulinante, incroyable me suis-je dis, il faut bosser ici, il faut pondre, il faut réagir aux messages, il faut exister, et comme si ça ne suffisait pas sans doute plus intensément qu'à la surface. Parce qu'à la surface on n'a pas besoin d'être soi-même.

Si tu ne donnes pas, ma chère paumée, tu n'es rien, tu flottes avec ta fiche sur le dos et tu regardes les autres vivre et déblatérer, et à force de discuter dans le vide ils finissent par construire leurs idées, et leurs idées prennent de ces formes inimaginables, comme tout ce qui t'entoure. Tu te prétends observatrice inexpugnable, ma chère paumée, mais que dirais-tu plutôt de mélancolique inconditionnelle et douteuse n'ayant pas le courage d'aller au bout de ses tergiversations? Préférant de loin la solitude confortable de la pensée marginale à l'implication vivante? Oui, tu maugrées, le mythe de l'ermite, du savant fou, de l'artiste maudit, et tu te dis qu'ici, sous ces tonnes de pierre de la croûte terrestre, tu pourrais encore te permettre de te taire sans être assez vite écrasée? Le poids des autres. Ils te forcent à parler, ou plutôt écrire, à échanger, à aller vers l'autre, non pas parce que c'est un ordre mais bien parce que c'est tout ce qu'il reste à faire ici. Libre à toi de te tenir à l'écart, ma chère paumée, mais alors ta révolution ne décapitera que toi-même.

«MAIS JE N'AI RIEN A LEUR DIRE!», hurlai-je à l'écran de ma cellule.

Quand il est revenu avec le flingue, cette soirée pluvieuse de fin d'automne, j'aurais du simplement le prendre dans mes bras au lieu d'enrager parce qu'une fois encore il n'avais fait ni la lessive ni la vaisselle. J'eus envie de me taper la tête contre le mur-écran au souvenir de mon ahurissante imbécillité. J'avais été aveuglée par la lassante répétition des habitudes, la routine d'un jour de semaine après le retour du boulot, au point de ne pas voir son visage dénué de vie déjà lorsqu'il y a appuyé le canon, au point de n'avoir pleinement réalisé ce qui se passait qu'après une minute morte à observer sa cervelle glissant par grumeaux le long du mur jusqu'à notre nouvelle moquette. J'ai pensé aussi, dans un drôle d'hoquet: ça va être impossible à nettoyer.

Paris pleuvait dans le chuintement fluvial des voitures sur l'avenue d'Italie et notre maisonnette des Buttes Chaumont ronronnait sous l'averse d'automne, encore tiède. Et sa cervelle glissait de caillots en caillots dans le sang ruisselant sur ce mur que nous avions repeint ensemble l'été dernier, d'une couche de crépis irrégulier «pour faire vieux», comme il avait dit avec ce sourire en coin si mélancolique.

Sous les pétunias cette nuit-là, après les avoir soigneusement déracinés en vue de soigneusement les replanter, tout contre le mur de notre maisonnette, derrière les tuyas à l'abri d'un improbable regard, j'ai creusé sa tombe dans la terre trempe.

Je ne savais pas ce que je faisais. Oui oui c'est ça, quelle belle phrase indulgente: je ne savais pas ce que je faisais. Je creusais le trou de mon copain qui venait de se flinguer, voyons quoi de plus naturel. En lorgnant sur le mur-écran de ma fiche j'eus comme une intuition, terriblement poisseuse, sourdant de ce bloc de granit du refus d'y penser que j'avais si bien poncé à la vodka. Je l'avais enterré et dit à tout le monde qu'il était parti cette nuit-là sans un mot, qu'il avait disparu, je l'avais tué une deuxième fois uniquement pour éviter la honte du suicide. Je m'étais même leurrée, ignominieuse, en pensant: lui aussi n'aurait pas voulu qu'on sache qu'il s'est suicidé. Dociles, ils avaient tous crus à une rupture. J'avais joué l'explorée sur son départ alors que c'était sur sa mort, mais aux yeux des autres cet écart minime n'avait pas fait grande différence. J'avais aussi changé la moquette.

Le mur-écran s'est éteint, j'ai bougé la souris pour le ranimer. L'obscurité totale, je crois que j'avais ici une chance d'en sortir. Il n'y avait aucune vodka à la ronde et il ne pleuvait pas, ici.

J'ai reçu un autre message une heure plus tard, venant d'un Orange avec une ID petite, donc un ancien. Je m'étais vite fait à

l'idée qu'aux couleurs se superposait une hiérarchie plus secrète comblant sans doute les immenses vides de la pyramide construite de l'infra-rouge à l'ultra-violet. Soit une majorité d'entre nous refusait d'obéir à cette logique militaire du grade par la couleur, soit une forme de rétrogradation se produisait, pourvue de quelques avantages, sous forme de bons et loyaux services donnés. En face de ce jeu du grade par la couleur j'étais immédiatement absorbée par l'envie de jouer, de me fondre à ce système si clairement artificiel afin de voir jusqu'à quel pouvoir ma couleur pourrait me mener. Parce qu'il s'agissait d'un jeu en même temps. Enfermée dans ce trou virtuel je réussissais cependant à relativiser, à limiter l'enfermement à son aspect jovial, didactique amusante d'un univers si absolu qu'il en devenait artificiel, mais d'un artifice savourant la possibilité de s'imposer comme un système universel. Avoir une ID petite revenait à connaître les rouages particuliers du système, à y avoir peut-être participé activement, comme d'anciens joueurs de poker à la retraite assistant paisiblement au jeu avec toutes les cartes dans leurs mains. Déjà, je savais qu'une petite ID pouvait cacher un bien plus grand savoir que la couleur affichée, mais en même temps les petites ID dotées de basses couleurs n'avaient aucun pouvoir particulier si ce n'est leur connaissance du système. Ils étaient de potentiels ministres à la retraite, tout au plus. Ainsi ai-je reçu une bien étrange requête.

*** Message de alister-O-SXY 12702 (12 minutes) [Répondre]
[Ranger] [Effacer]

Salut,

J'étais pilote d'avion, mais des petits avions tu vois, des trucs qui volent léger d'une ville à l'autre. Ma puce est en bout de course et je sais que bientôt il faudra recommencer et que mon IRL ne se rappellera plus de rien. Je devrai recommencer et j'en ai simplement plus la force. Je dis souvent que je suis un train de marchandises traversant une gare vide au milieu de la nuit. Mais aussi je n'aime pas dire ça parce que je me sens plus comme un avion. J'ai 59 ans, on ne me la fait plus.

J'aimerais te demander si tu pourrais m'aider à piloter un Airbus A-320 de Paris à New York. Ce serait comme un rêve ultime vois-tu. Je n'ai pas beaucoup de prétentions et ta puce est en mode libre, alors je me suis dit que tu pourrais avoir envie de commencer ton existence sur [p] en m'aidant.

Ceci n'est bien sûr pas une demande officielle.

Salutations,

Alister.

Ayant lu trop vite j'ai d'abord cru qu'il me surnommait «ma puce» par condescendance. Ma puce en mode libre?

Message express / (Expire après 24h) à alister-O-SXY 12702

Hello Alister,

Tu dois très bien savoir que je n'ai strictement aucune idée de quoi tu parles et j'imagine, dans ma grande paranoïa, que tu cherches uniquement à m'embarquer dans un délire perso histoire de t'amuser avec ma chaste innocence.

Sache que je n'apprécie pas les démonstrations de machisme.

Tu peux donc te garder ta petite puce dans ton slip.

Byebye.

Clic Envoyer.

Message envoyé à alister.

[Suite]

Bon il me fallait réécrire ma fiche car malgré sa politesse la menace de cette bleue, netopia, avait été très explicite, et puis cela me permettrait de penser à autre chose que cette putain de nuit d'automne.

J'ai regardé le curseur palpiter. Vraiment, il n'y avait aucun son ici. J'aurais très bien pu me trouver DANS l'écran de l'ordinateur; quelques ondées de lumière irisent les pixels de micro-couleurs pendant que je flotte au dessus des rainures de cristaux liquides s'orientant comme des algues aux passages des flux électriques.

J'ai hésité à effacer ce que j'avais déjà écrit sur ma fiche mais en allant à la pêche aux autres fiches par le scanner je me suis rendue compte qu'ils les utilisaient aussi comme une actualité personnelle, un réceptacle d'émotions et de faits déposés parce que cet empilement finissait par restituer assez fidèlement chaque personnalité. Peut-être n'était-ce aussi qu'un effet de mode, comme les blogs. Ou le reflet de la fierté de chacun, refusant d'effacer son histoire personnelle grandissant sous leurs yeux satisfaits de continuer à vivre et à pondre.

«J'ai tué une deuxième fois mon ex après son suicide en l'enterrant sous les pétunias.

Ensuite je croyais pouvoir aller au boulot en poursuivant mes habitudes. Etonnants visages dans le métro tirant toujours la même gueule alors que le soir d'avant j'avais creusé une tombe dans notre petit jardin. Ce fut rassurant pendant un moment parce que j'avais l'impression qu'ils tiraient la gueule pour une raison précise cette fois: parce qu'il s'était tiré une balle dans la tête.

Mais mon poste de responsable des ressources humaines au sein du groupe financier Lombard a pris un coup de vieux la première fois que j'ai vu du sang bouillonner en tirant la chasse dans les toilettes des cadres supérieurs, un sang épais à la place de l'eau avalé par la cuvette avec un gargouillement de satisfaction. C'était deux semaines environ après son suicide.

Alors vous voyez, vous ne me faites pas peur.

Ah oui j'oubliais, je remercie l'Ordinateur qui dans sa grande bonté me permet d'être enfermée dans une cellule à des kilomètres sous terre, devant un écran géant dont je ne comprends pas la moitié du contenu.»

Difficile d'échapper à ces souvenirs finalement, autant que me fiche le sache et qu'eux le sachent à travers elle. Soyons honnête, c'est la meilleure façon pour que personne ne me croie. Sur le secteur SXY ils allaient imaginer que je suis une perverse qui aime faire des trucs intéressants avec les cadavres. Tant mieux. Je n'ai jamais rien fait d'autre avec un cadavre si ce n'est l'enterrer sous la pluie, mais j'étais perverse.

J'ai reçu immédiatement le message d'une jaune, à croire que des vagues ininterrompues de citoyens déferlaient sur ma fiche.

*** Message de mermaid87-J-SXY 77808 (*online*) [Répondre] [Ranger] [Effacer]

Hello Errata,

Je suis surprise de voir que tu te crois enfermée dans ta cellule-fiche. Tu ne peux certes pas accéder aux diverses propagandes et autres [censuré pour ta propre sécurité], mais par contre on peut aller boire un verre si tu veux.

Tiens oui j'ai remarqué que ton protecteur s'est effacé, c'est toujours plus pénible d'assimiler toutes ces nouvelles choses sans les éclaircissements d'un protecteur...

Beaucoup ne le remarquent pas la première fois tellement c'est discret mais quand tu logout du système le cadre de ta porte réapparaît et tu n'as qu'à l'effleurer pour que ça s'ouvre. C'est cool hein?

Je t'attends à l'entrée du hall du Scanner?

Comme c'est le soir je porterai une longue robe moulante jaune avec fermetures éclairs noir devant et derrière;-)

En tout cas je kiffe bien tes photos.

Confirme stp. A plus.

Je suis allée revoir ma galerie. Dans la confusion du moment j'avais mis trois photos où je me prélassais dans notre petit salon

des Buttes Chaumont, quasiment nue, je jouais derrière un drap presque transparent à contre-jour. Ces photos-là, je me rappelle bien que c'est Christophe qui les avait prises.

Je suis allée voir la fiche de mermaid87. Une galerie bien fournie d'images toutes sexy. Elle était très jolie et le montrait volontiers. Niveau texte rien de bien intéressant. Quelques poèmes cul-cul:

«Je t'ai vue devant la mer

Et sous le soleil d'hiver

Ce fut comme le monde à l'envers»

Ce genre de truc plein d'amour juvénile, rose bonbon. D'ailleurs 87 était sans doute sa date de naissance. Elle y disait aussi être en train de terminer son lycée en section littéraire. Ca promettait.

«Je suis au lycée Malraux dans le 93 et je termine... Bientôt les exas! ... Souhaitez-moi bonne chance! Bots-kiss bienvenus:-)))»

Non je ne me suis pas demandé pourquoi elle parlait au présent, non je ne me suis pas demandé comment elle pouvait bientôt passer ses examens alors qu'elle était coincée comme nous à des lieues sous terre, j'ai cliqué sur [Quitter] et en me retournant j'ai vu en effet le cadre de la porte doucement réapparaître comme le filet d'un joint jusqu'alors trop fin pour être visible à l'œil nu. Je n'ai pas effleuré la porte mais donné un gros coup de pieds dedans.

Ca a aussi fonctionné.

Les corridors avaient disparu pour être remplacés par une alcôve centrale entourée de hautes colonnes et toutes les cellules-fiches s'ouvraient sur cet espace, réparties sur quelques niveaux. Au centre, sous un flot de lumière ressemblant à s'y méprendre au soleil, plongés dans une mer de coussins, se prélassaient des hommes et des femmes à moitié nus. A la périphérie de l'alcôve, cachés par la colonnade, des pièces discrètes ponctuaient la circonférence, baignées d'une atmosphère rose ou bleue d'où s'échappaient cris et gémissements. Le décor rappelait celui d'un harem techno et lubrique, ou une boîte de nuit rococo qui se serait débarrassée de toute intention de drague pour aller directement au fait. D'ailleurs quelqu'un m'a effleuré les fesses alors que je me penchais sur la balustrade pour mieux voir l'alcôve. J'ai failli lui décocher un regard tueur, juste un réflexe de politesse, mais c'était une femme.

«Hello Errata. Un peu de nectar pour ce soir?»

La trentaine, une black très bien roulée, sa robe de mousseline verte flottait autour d'elle, dévoilant le blanc éclatant, illuminé par une lampe ultraviolette discrète, de la dentelle raffinée de ses

sous-vêtements, se détachant parfaitement du mat lisse et sombre de sa peau. Elle s'est rapprochée, effleurant mon nombril.

«Ca ne te gêne pas que je brise la distance-type seyant à une nouvelle rencontre?»

Je l'ai prise par la taille pour la coller à moi, et j'ai bien remarqué ce léger tic de surprise soulevant un sourcil.

«En général je n'aime pas tout ce qui est type, j'ai une aversion particulière par exemple pour la baise-type ou les mecs-types, et toi?», lui murmurai-je au creux de l'oreille.

Aussi blanc que la dentelle, son sourire accompagna la descente coquine de ses prunelles, jugeant mon corps sous la combinaison infrarouge tel un repas potentiel. Ma main a glissé le long de son bras et je lui ai pris son nectar. Un peu d'alcool m'aiderait à respirer de nouveau.

«Attention Errata, il est fort celui-là...»

J'ai rapidement porté à mes lèvres le verre en forme d'éprouvette, me réjouissant avec une impatience un peu trop flagrante de l'écoulement de chaleur dans mes veines, sauf que ce n'était pas de l'alcool mais une sorte de sirop framboise extrêmement sucré. J'ai grimacé. J'ai failli dire une imbécillité avant de ressentir l'effet. On ne peut pas parler d'écoulement de chaleur, par contre je ressentis une explosion électrique partant de ma gorge, remplissant mes poumons et s'épanouissant tout autour de mon sexe, remontant la colonne pour s'arrêter à la pointe de mes seins et continuer jusqu'à la nuque, se ramifiant doucement dans la tête. La pointe de chacun de mes doigts semblait tout à coup beaucoup plus sensible et comme doué de sa propre vie, dix prépuces ultrasensibles ai-je divagué, et 57366 - j'ai vu l'ID tatouée sur sa nuque lorsqu'elle s'est retournée pour que je l'enlace, a tendrement rigolé :

«Tu en as pris beaucoup trop! Une éprouvette c'est pour toute la soirée normalement... Tu vas plus pouvoir te retenir ma pauvre. Dommage. »

Lui agrippant un sein je l'ai violemment attirée, pressant ses fesses contre mon bas-ventre.

«Hé! Tu crois pouvoir m'avoir comme ça petite infrarouge vierge sortie de nulle part? Retourne en salle d'éducation SXY, Errata chérie.»

Accentuant la pression sur son sein:

«Et toi princesse porn tout droit sortie d'un mauvais clip de rap black tu crois pouvoir faire de l'effet à quelqu'un autrement que par ce nectar, tu crois pas que tu fais poupée Barbie rêve de l'ado à la cervelle grillée par des visions standardisées du sexe, tu crois que

le cul peut se contenter d'une image de toi, histoire qu'ils bandent et ramollissent la minute suivant cette extase si complètement superficielle que tu leur proposes juste pour te sentir léchée de leurs regards, tu crois que tes talons, tes dessous et ta démarche sont très différents d'une affiche où dégouline le fromage d'un cheeseburger, et tu crois peut-être aussi que tu joues avec leur désir alors qu'en fait tu joues uniquement avec leurs besoins, mais en même temps tu te crois plus heureuse à chaque fois qu'une bite sur pattes déboule en te faisant la sérénade, tu te crois plus jolie, tu te trouves plus heureuse et utile quand t'as l'entrejambe bien rempli et les ovaires qui te remontent jusque dans la gorge, et le plus beau, ma belle, c'est que tu crois être plus maligne qu'eux lorsque tu les as en ta possession alors que tu ne fais que servir l'industrie porno qui elle se frotte bien sur ton corps en amassant du pognon pendant que ta cervelle de mousseline fait des pirouettes de contentement, et ton cul de dandiner...»

Elle m'a rejeté contre la balustrade, je ne savais plus ce que je disais, de l'alcôve plus bas plusieurs regards se sont levés vers nous, momentanément détournés de leurs flirts. Ce putain de nectar m'électrisait tout le corps et ma cervelle, trépidant d'envies, mitraillait les corps, hommes ou femmes, répandus parmi les coussins. 57366 m'observait du haut de ses prunelles à moitié fermées, j'avais sans doute réussi pour un instant à secouer cette sculpturale illusion qu'elle s'échinait à construire dans chacun de ses gestes et sourires.

«Sale petite poufiassse frustrée», a-t-elle sifflé.

Cela m'a suffit.

«C'est ça, désolée, je... heu... J'ai rendez-vous avec mermaid87.»

Titubant je me suis dirigée vers un portique surplombé de l'affichage digital « Scanner », le frottement de la combinaison sur ma peau était douloureusement jouissif, l'impression d'être nue et d'offrir chaque parcelle de ma peau à des corps si tentants, langueur, sueur, torpeur, surtout entre les jambes, ivresse du toucher à la lucidité suave et bien trop tapageuse.

En sortant de l'ascenseur-plate-forme l'immensité du hall du Scanner SXY m'apporta quelques goulées d'air frais comme le grand large. Je restais très troublée par le corps de chaque citoyen, ils m'apparaissaient telle une multitude d'invites secrètes, et mermaid87 s'est approchée, un peu perplexe car elle a pu apercevoir quelque chose d'inattendu dans mon regard. Sa combinaison jaune moulante avec ses fermetures éclair devant et derrière m'a terriblement excitée. Moi qui n'avais jamais eu

d'expérience avec une femme je me suis permise de l'enlacer pour lui chuchoter bêtement:

«Tout le monde est si beau sur le secteur SXY. J'ai envie d'être déballée comme un cadeau...»

La défoncée-type, en somme.

Nous avons fait l'amour dans une de ces niches dont York m'avait parlé. Cela ressemblait à une caverne creusée dans une falaise avec un paysage de montagnes sauvages mirobolant en face de nous. La falaise plongeait dans un fjord à des centaines de mètres plus bas. Mais c'était du toc car le coucher de soleil restait figé, un soleil rougeoyant et immense qui n'arrêtait pas de se coucher. J'en ressentais même la chaleur sur ma peau, à moins que ce ne fût le nectar.

Faire l'amour avec la jeune mermaid⁸⁷ se révéla être le pied. En comparaison les mecs me parurent soudain si vulgaires, ou pour être plus gentille, si totalement dépassés par le corps d'une femme; ils ne connaissaient tout simplement pas cette insoutenable douceur, la tendresse coquine des caresses d'une autre femme, cette exquise façon de déjà tout connaître de mon corps et d'aller plus loin que les sensations connues et répétées. Elle m'avait fait l'amour comme elle aurait eu envie qu'on le lui fasse, donnant tout ce qu'elle-même désirait ou avait reçu, échange impossible avec un homme. Alanguie je restais appuyée contre la paroi de la caverne en respirant l'air translucide des montagnes.

«Attends je l'ai bloqué, je vais le faire se coucher...», murmura-t-elle.

«Pardon?»

Elle ouvrit son ordinateur portable et pianota quelques secondes.

«J'ai arrêté le coucher de soleil durant notre rencontre. J'avais envie que ses rayons rouges et roses nous accompagnent pendant que nous étions ici.»

«Quelle couleur faut-il être pour réussir à faire ce genre de manipulation?»

Elle remonta les fermetures éclair de sa robe jaune.

«Je ne sais plus, ça fait tellement longtemps que je suis jaune. Je ne me rappelle pas vraiment quelles sont les options des oranges ou rouges, encore moins des infrarouges...»

Le soleil disparut derrière un nuage violet, plus bas dans l'horizon, diaprant la petite caverne de quelques rayons disparates. Plus nyctémères que nous, un couple de rapaces dansait au dessus du vide, leurs cris résonnaient dans la vallée du fjord comme les prémices d'une nuit de folie.

«Tout est si merveilleusement faux», soupirai-je.

Il existe un secteur sur parano, fondé par trois hommes, où seules les femmes sont admises, exception faite de quelques potes qu'ils laissent rentrer parfois. Leur objectif est de simuler un monde dont la population masculine aurait été presque entièrement décimée par un fléau s'attaquant aux mâles. Ceux-ci seraient alors devenus une espèce si rare que les survivantes les choieraient à l'image de demi-dieux. Ils n'auraient pas besoin de travailler, parcourant librement tous les échelons de cette nouvelle société, munis de tous les droits ils agiraient selon leur bon vouloir, autour d'eux tout étant préparé à obéir à leurs moindres caprices. Les femmes occuperaient bien sûr tous les postes de cette nouvelle structure sociale, elles feraient tout, à elles le pouvoir, la responsabilité, le devoir, toutes les tâches ingrates et toutes les tâches les plus élevées. L'homme passerait son temps au-delà de ces considérations pratiques, à rêver, à transgresser les lois par pur plaisir oisif, et le sexe pour eux serait devenu leur unique et pénible obligation. Très sollicités afin de garantir la survie de l'espèce, faire l'amour se serait changé à leurs yeux en une traite de sperme, leur unique obligation consistant à s'accoupler avec une femme différente chaque jour, ils seraient devenus las du contact physique répété, de cet empilement de femmes aux yeux suppliants et lubriques et aux jambes toujours écartées. Débarrassés de tout souci matériel, ils erreraient de part le monde, foules féminines s'écartant sur leurs passages désabusés comme devant des stars dont les photos orneraient tous les monuments du monde. Les conflits auraient disparu parce que la survie de l'espèce serait bien trop fragile. Seuls les mâles inventeraient de-ci de-là quelques cohues vindicatives, par pur amusement et désœuvrement. Oui, il existe un tel secteur sur parano, simulant un autre monde possible, un autre monde qui n'existe pas, mais encore faudrait-il définir ce que signifie exister. Vers quoi évoluerait un tel monde?

Avant de retourner à ma cellule-fiche, j'avais besoin de changer de secteur, j'ai pressenti que tous les secteurs de parano, à la manière de cette invention si masculine, cherchaient à réinventer un petit bout de monde, mettant en exergue certaines valeurs ou absurdités, sculptant un relief particulier du monde de la surface afin de s'amuser à reconstruire les liens entre nous, différemment.

L'éradication parfaite des émotions me poursuivait au long des corridors zébrés de néons inertes, au point que je devais devenir une autre afin de juste assimiler les événements. Être celle dépourvue du concept de réaction intuitive, être celle dont la

spontanéité n'est que le revers machiavélique de l'humanité, oublier le sang bouillonnant en faveur de la paix du béton, enfermée dans un système jonglant avec l'irréel, et juste des mots, des mots pour exprimer la totalité secrète de [p].

*** Message de alister-O-SXY 12702 (*online*) [Répondre]
[Ranger] [Effacer]

Je crois honnêtement que tu ne sais pas. Donc je te dis, même si j'ai oublié depuis si longtemps qu'il est possible de ne pas savoir cela. Et je le dis à une infrarouge: tu éveillés en moi d'anciennes vellétés de sédition... Et je te dis.

La puce, c'est ce qui reste de toi à la surface. Ce fantôme que les autres continuent à croiser sans intérêt spécifique afin que le monde ne se doute pas de l'existence souterraine de [p]. En-haut, dans le monde des ignards, nous errons. Quand tu auras plus d'options tu comprendras que ton existence à la surface ne s'est pas arrêtée, même si en réalité là-bas tu n'es qu'un corps avec à la place de la cervelle une puce de silicone flottant en attendant de recevoir tes ordres.

C'est ainsi que cela fonctionne: nous ne disparaissions pas, nous sommes responsables toujours de notre existence de la surface, de loin, nous nous auto-téléguidons.

Tu existes encore à la surface, mais d'une autre manière, car tu existes DEPUIS ici.

Ce décalage anodin, invérifiable pour les autres là-bas, cette faille béante pour nous ici bas, a le don de tout changer de toi; pas forcément de toi ici, car tu gardes ton identité, ton passé qui t'a fait, mais cette possibilité de manipuler à distance ta représentation de toi à la surface, d'inventer ou plutôt de réinventer (car alors on réinvente tous notre identité) ce que tu es en-haut, et de t'amuser avec les ficelles de ta marionnette, de ta puce, crée un gigantesque vide, donc un gigantesque éventail de possibilités. Un peu comme lorsque tu tchatais avec des inconnus (car tu tchatais n'est-ce pas?), il y avait cette intimité immédiate de l'échange virtuel, cette sensation de jouer le rôle approprié, de pouvoir être un autre l'espace de ce dialogue, bref d'exister autrement.

Ici et maintenant tu existes autrement. Et ta puce là-haut qui attend tes ordres marque l'abîme.

Tu le rempliras de ce que tu souhaites.

A ce sujet, mon offre tiens toujours: je veux voler une dernière fois.

alister.

Il me fallait absolument passer du niveau infrarouge à rouge, pour au moins comprendre ce qui m'entourait un peu plus nettement. Couvrir mes émotions afin d'amadouer ces citoyens Verts responsables de mon accréditation rouge, et acquérir une parcelle de ces droits suggérés par alister. J'ai relu ma fiche et me suis rendu compte que l'envie de révolte suppurait de chaque phrase.

Clic [Editer ma fiche].

Oui je l'ai bien enterré dans notre jardin, et arrêtez svp de me poser trente-six mille fois la même question sinon je vais devoir faire une FAQ juste pour cette question. Je dis des choses qui sont vraies, vous comprenez, mais vous êtes tellement imbibés d'hollywoodienne irréalité que vous pensez tout de suite à une invention.

Non ce n'est pas un scénario de film.

Ce sont des choses qui arrivent.

Je sais, on avoue pas ce genre de chose, mais alors où l'avouer si ce n'est ici?

Non je ne suis pas une meurtrière, je vous rappelle qu'il s'est tué avant que je l'enterre.

Je suis prête maintenant à l'avouer alors n'allez pas m'harcéler parce que je le dis noir sur blanc. Je suis prête dans le sens que ça fait déjà pas mal de temps que j'ai ça sur la conscience et qu'il me manquait uniquement le déclic pour l'écrire sans décodage, or je ne tiens pas de journal, enfin pas un de ces carnets dans lesquels on note les dates et les machins qui nous passent par la tête, alors je le dis ici. Parce qu'il fallait que je le dise.

Et oui son corps est toujours là-bas sous les pétunias et rien que de le dire en pensant aux nouveaux locataires de la maisonnette j'ai envie de dégueuler mais pourtant c'est comme ça, cette histoire est enterrée, mais elle existe toujours. Bon sang les filles vous comprenez pourtant bien ce que je veux dire: une cassure, une rupture qu'il faut ensevelir quelque part, c'est un sentiment naturel. Sauf que moi je l'ai vraiment fait comme cela parce que sur le moment je ne voyais connement pas d'autre solution.

Clic sur «Sauvegarder».

«MERCI DE VOTRE COOPERATION.

Vos nouvelles informations ont été mises à jour dans le système.

[Desktop] - [Voir fiche]»

Déclic, accélération latérale, déclic, secousses comme dans un wagon marchandise, grincements, montée écrasante. J'ai déménagé sur le secteur ETC, un espace «littéraire». Une bleue m'a tout de suite souhaité la bienvenue sans faire de commentaire

particulier sur ma fiche. Plus d'alcôve ni de citoyens à moitié nus, mais la succession ininterrompue des rayonnages d'une bibliothèque, des allées se perdant au loin sous la lumière discrète de lustres descendant d'un plafond plongé dans l'obscurité, trop haut ou inexistant. Le sol en bois sombre craque par endroits. Un citoyen croise mon allée, plongé dans sa lecture.

«55412 est demandé à l'Ecritoire, 55412!»

«Salut!»

Un barbu plus petit que moi, souriant, style italien jovial.

«Tu viens d'arriver sur le secteur toi, tu m'as l'air un peu perdue, non?»

«Ouais et j'en ai rien à foutre vois-tu.»

«Tu ne pense pas être au bon endroit?»

«Je ne sais pas et toi?»

«Je n'y pense pas trop.»

«Et bien moi j'y pense vois-tu... Je pense à celles qui s'amuse à la surface, celles qui tout à coup dans leur vie font plein de rencontres, explosent de joie, sautillent comme des sauterelles d'un petit bonheur de merde à l'autre, et elles se pâment de vivre soudainement si épanouies, d'adooooorer tout ce qui les entoure en respirant la fraîcheur nocturne d'un été, et puis tout lui est permis à celle-là car elle peut vagabonder d'une illusion à l'autre en étant convaincue que la prochaine sera meilleure que la précédente, elle suce le gland exceptionnel de l'incongru, et elle aime ça, et elle en redemande, parce que ça fait du bien de se sentir un peu libre, tu sais de cette liberté qui fait aimer les stations essence sur l'autoroute parce qu'elles sont des promesses d'avenir, de cette idée ridicule de croire que l'idée suivante te portera encore plus haut, et puis tu te sentiras aimée et heureuse, même si c'est faux peu importe tu le sentiras comme cela, tu auras plein de gens autour de toi pour chercher ce bonheur que tu étales grasement parce que les croissants sont meilleurs après une bonne baise qu'après une baise tout court.»

«T'as pris un truc?»

«Et puis il y a le pâté de foie gras que tu peux étirer langoureusement sur le corps frétilant d'un inconnu qui sur l'échelle de l'évolution a la valeur d'une demi baguette, mais peu importe parce que tes désirs il faut bien les mettre quelque part et que vois-tu les fêtes populaires ça va un moment mais après il faut étaler, étaler la richesse de ton cul pour en faire saliver d'autres qui n'ont pas plus d'espoir que toi, si ce n'est, folle illusion, d'en amadouer pour qu'elles fondent devant le pâté de gras, le mélangeant à la sauce de l'illusion d'être aimée. Et plus tard quand

t'es bien sûre que tout va bien et que tu penses, dans un geste de défi à l'humanité, à procréer, alors que la bave coule sur l'épaule de ton voisin tellement tu te sens belle, alors à ce moment tu peux te dire «j'ai de la chance», parce qu'il y a un gland le long du quai qui t'a promis de pointer entre tes jambes.»

«Viens on va au Scanner prendre un verre.»

«Non mais dis-moi pas que tu n'en a pas déjà rencontré, des poufiasses heureuses? Celles qui s'en vont avec le sourire retrouvé si facilement pendant que toi tu essaies juste de soulever ton combiné? Mais tu sais bien, celles qui font semblant d'aimer avec leurs grands yeux qui te regardent, tellement perdues que tu te croirais leur sauveur, avant qu'elles ne sautillent d'un autre sourire à l'autre, d'une autre mini-jupe à l'autre, l'air de dire, avec leurs grands yeux: je suis si triste, aimez-moi svp.»

«Non je n'ai jamais croisé de telle salope, désolé.»

«Et bin mon vieux, tu sais pas ce que tu rates...»

«Je rate quoi?»

«Pas grand-chose.»

Sous un deuxième versant
«*Quand elle dort, elle disparaît*»

«L'existence du gouffre au creux même du quotidien m'est apparue évidente en voyant ce type à quelques têtes de moi, coincé dans la foule transpirante d'un milieu d'été, dans une rame du métro parisien, il gémissait. Le métro était à l'arrêt au milieu du tunnel depuis quelques minutes. Les gens commençaient à maugréer. Ce genre de situation terrible où on est obligé de respirer l'aisselle de l'autre. Le type a gémi, puis il s'est mis à marmonner, puis il s'est mis à hurler. Je crois qu'il voulait sortir du wagon. Un type en cravate à ses côtés l'enjoignait à se calmer, mais en fin de compte il hurlait presque autant. Les autres restaient parfaitement immobiles. Alors le gars a bousculé les gens jusqu'aux portes et a tiré la poignée de secours. Ça a fait un «pshhhht» de décompression et les portes se sont entrouvertes. Il a mis toute sa force pour les écarter et là une dame a voulu le retenir, mais il l'a poussée violemment en arrière contre moi et s'est jeté dans le tunnel. A ce moment, le Châtelet - Défense est passé en trombes dans l'autre sens et il y a eu ce bruit de pastèque éclatée qui a fait sursauter tout le wagon. Les portes se sont refermées, et le Défense - Châtelet est reparti. Sous les néons, les gens dans les vitres avaient l'air un peu plus pâles. Personne n'a rien dit, quelqu'un que je ne voyais pas s'est mis à pleurer. En sortant au Châtelet, j'ai vu la dame vomir dans une poubelle.

En ce qui me concerne, je l'ai pris comme une révélation. Il fallait que je trouve ma porte. Je me suis mis à chercher dans le métro.

Il y a une théorie tenue par un type qui déambule tout le temps dans une partie du métro, sous Montparnasse, comme quoi il s'agirait ni plus ni moins du mythique Labyrinthe des Fantômes dont tous les Romantiques, après les Grecs, ont rêvé. On ne s'y perd pas, on s'y retrouve, pour notre perte. Depuis que je cherche, le plus grand événement, c'est le calme dans lequel je vis. Les souterrains sont calmes.»

Je me lève, hilare, derrière moi la surface crue d'un mur en béton. J'attrape quelque chose par terre et me dirige vers une porte de

métal gris sur laquelle on peut lire « SANS ISSUE.» J'ouvre la porte, me faufile, et avant de disparaître, appuie sur la télécommande. La caméra s'éteint. Tout s'éteint.

« J'aurais voulu avoir une vie spéciale. Arnaqueur de luxe, cambrioleur, espion, plombier, cuisinier, tueur à gages, fermier... C'est juste que j'aurais voulu une autre vie. Une de celles qui signifient quelque chose, quand tu réponds, on comprend tout de suite, mais moi quand je répondais «trader», on hochait de la tête sans savoir si on avait à faire à un revendeur de cocaïne ou à un siphonné de la Bourse. En vérité, c'était un peu quelque chose à mi-chemin. Mais j'étais intégré socialement, puisqu'à la Défense j'étais entouré de types comme moi. On appelle ça une société de services.

Associé à une certaine propension à la solitude, il est logique de prétendre, dans cette optique, que les aller-retour dans le métro étaient devenus «mon lieu d'expression sociale», comme on dit. Les escaliers mécaniques, les quais, les pubs géantes, les longs corridors de néons, les enchevêtrements de tubes, de câbles, de gaines surplombant les bruissements silencieux de la foule entrecoupée par le ronronnement scandé des tapis roulants, j'ai mis longtemps pour y être à l'aise. Chose normale: quand on débarque dans un bar de quartier, on n'est pas tout de suite le bienvenu. J'ai mis du temps pour être respecté par les corridors, par le Labyrinthe.

La première chose qui m'a touché en Lui, c'est son climat. Frais en été, chaud en hiver, venteux aux sorties, tiède et humide près des bouches des tunnels. Et plus tard, quand j'ai appris à connaître ses recoins secrets, je l'ai vu rempli d'eau azure, glaciale, limpide comme une grotte ouverte sous les étoiles, j'ai vu des néons briller pour personne, se perdre dans des trous sans fond, j'ai entendu la jungle des animaux qui y chuintent dans la nuit éternelle, j'ai senti des vents virer du froid au tiède à mesure que le métro approche, poussant devant lui des masses climatiques gratuites. Les hommes, les parisiens en particulier, et plus spécialement ceux qui travaillent à la Défense, sont insatisfaits du climat qui les entoure, soit trop chaud, soit trop froid. Durant leurs pendulaires passages ils remplissent des heures de leurs vies de fourmis à parler du temps, pourtant le métro est une latitude à lui tout seul, un tropique gratuit, à portée de tous, tout le temps. Mais les gens le fuient à cause de la mauvaise réputation que lui ont donné les clochards. Ils se sont en partie appropriés l'univers d'en bas, pas pour ses

charmes, juste par besoin. Il faut leur pardonner, car pour beaucoup, le métro, c'est aussi leur cimetière.

Je déteste l'éloquence. C'est la deuxième cause de ma progressive admiration pour le métro. Tous les jours j'entendais des gens qui voulaient être éloquents. Des «traders» éloquents, il n'y a rien de plus triste. J'avais l'impression, mais peut-être est-ce vrai, que la France entière ne cherche qu'une seule chose en cachette : être éloquente. Alors que dans le métro, la France, elle se tait. On admire son propre silence et on s'effraie de celui des autres. On observe ses pieds ou, si on ose, son propre reflet et le reflet des autres sur le fond stroboscopique des néons défilant dans le tunnel. On peut aussi faire semblant de dormir, c'est le plus simple. L'un dans l'autre il y a un silence respectable, un silence de... mort. Calme profond de mon ombre parmi les autres ombres qui m'a mené tout droit à la question suivante: pourquoi des néons?

Il n'y a rien à éclairer dans un tunnel de métro, alors pourquoi en avoir posé tous les vingt mètres? Ces traces fulgurantes dans la nuit servent-elles uniquement à marquer la présence de l'homme au cœur du silence et du vide?

Un poseur d'affiches que j'ai rencontré une nuit, durant ma recherche erratique de la porte, m'a proposé l'explication suivante: les néons sont là parce qu'il existe des phénomènes secrets. Les néons sont là pour être vus, et pour qu'on ne voie pas ce qu'ils cachent. C'était un homme-affiche, sur ses habits dansait le charivari de tous les logos du monde. La colle moulait son T-shirt contre un ventre rond où les Heineken s'entassaient. Il m'aimait bien, le «taré au costard et à la mallette», il a osé me montrer son tatouage au bas du dos. C'était un crocodile Lacoste avec le logo de Nike inversé et enfoncé dans la gueule: il voulait avouer quelque chose de sombre, improbable bulle de BD. Je ne me rappelle plus de son nom, c'est sans importance maintenant, c'est l'homme-affiche. Il prolongeait souvent sa théorie des néons par sa théorie des caméras. Il prétendait avoir trouvé des caméras infrarouges, high-tech, dans des corridors où personne ne passe jamais. Je ne l'avais pas cru sur le moment, jusqu'à ce que plus tard je les voie de mes propres yeux. Sa théorie des caméras tient en une phrase à vrai dire: ils nous voient et nous surveillent. Qui ça «Ils»? Ça n'a pas vraiment d'importance. C'est le côté rassuré qui m'épatait chez l'homme-affiche. Il était rassuré d'être observé en secret, un peu comme une publicité mouvante, un type effaré par l'anonymat de la foule regardant ses gestes et le résultat immense

et coloré en décollant pour une semaine. Elles étaient ses pubs. Et les caméras, elles étaient aussi là pour lui.

Je l'ai vu mourir par l'œil d'une d'entre elles, suriné près d'une rame vide par des types qui n'avaient rien d'autre à faire, alors que l'épouvantable bourdonnement annonçait la fermeture des portes. Il avait néanmoins eu le temps de me donner un trousseau de clés très intéressant.»

Je fixe la caméra. Mon regard vogue de gauche à droite. On dirait que je n'aimerais plus être là mais me retiens de partir, ou de pleurer. On me sent attaché au béton qui m'entoure mais en même temps, effrayé. Un grondement diffus annonce sans doute le passage d'un métro quelque part, au loin, en-dessus, vers l'air. L'image tremble un peu. La caméra sait qu'elle ne devrait pas être là, elle en tremble, fixant son regard sur moi, un peu perdu au bord d'une chaise récupérée dans les débris. D'un geste las je tends la télécommande et tout s'éteint.

«On ne se rend pas compte à quelle profondeur on descend. Ça se passe par paliers. Il y a d'abord les moulures métalliques et fleuries de l'entrée, jaillies des nostalgies végétales d'un Hector Guimard il y a un siècle, pour ceux qui ont la chance de voir ces nostalgies préparant mal à l'ère du sous-sol. Ensuite, c'est la couche du passage et là quelques escaliers suffisent, généralement dix mètres sous terre. Ironie du sort, parfois il faut grimper pour mieux s'enfoncer, le métro aérien, une utopie américaine que les Parisiens avaient sagement refusée, tout droit importée de Brooklyn par les paysagistes urbains, façon Barbès ou Quai de la Gare. Je disais que la première couche où on s'enfonce est celle du passage, celle du test. Celle du ticket. Avez-vous droit au train fantôme ? A la naissance du métro parisien, on parlait du «nécropolitain» et de ses catacombes forcées pour les pauvres gens, ces taupes. Le «nécropolitain» fut pourtant le grand œuvre de la ville de Paris et les gens devinrent avec les années des taupes sans même s'en rendre compte, ce qui est le propre d'une taupe. Il semble naturel, n'est-ce pas?, qu'on se fuit dans le sous-sol, on s'y cache parce que c'est la terre qui tombe sur le cercueil et c'est un bruit paisible, aussi doux qu'une rame vide qui passe lentement, sans s'arrêter, et s'évanouit dans un tunnel avec ses lumières inutiles. Comme dans beaucoup d'endroits cachés, c'est là qu'on y trouve la vie. Ce qui s'est passé, ce qui est révolu, oublié, interdit, un peu comme les archéologues cherchant dans les couches pour comprendre les civilisations mortes, ou ceux qui

déterrèrent ces monstres, ces dinosaures. Plus on entre, plus on revient sur soi-même, et de mettre son ticket dans la machine, dans l'engrenage, c'est un peu comme d'accepter de ne s'engouffrer nulle part. Mais nous ne sommes qu'à dix mètres sous le sol vous vous rappelez? On remarquera à ce stade que les tourniquets ne tournent que dans un sens, il est donc impossible de revenir directement en arrière. A priori c'est pour une raison purement pratique, pour diriger le flux des passagers, c'est comme les néons, on pourrait aussi croire qu'ils sont là pour une raison purement pratique, en cas de panne du métro au milieu d'un tunnel, pour diriger le flux des passagers vers les sorties de secours, mais ce n'est pas le cas. Ils sont là pour nous éblouir un peu, pour qu'on ne voie pas les différents signes - je préférerais parler de sceaux - marquant les murs et les portes sur les flans des tunnels. Quant aux tourniquets, ils sont là pour compter, pour mathématiser le flux et le comportement des taupes, afin d'effectuer ces fameux travaux qui de temps en temps plongent dans le néant une station entière, soi-disant «pour améliorer votre confort.» Ce qui n'est pas tout à fait faux puisqu'il s'agit de mieux canaliser les énergies des passants afin qu'ils ne voient plus ce qui se déroule dans leur dos. L'homme-affiche était proche de la vérité. La deuxième couche nous mène juste au-dessus des tunnels. A vingt mètres sous le sol environ, selon la géologie locale. La température y est fixe, été comme hiver. Les premières affiches nous divertissent, été comme hiver. C'est le lieu du choix. Il faut choisir sa destination sur des panneaux. On se rend compte que le temps presse, qu'il faut aller d'un point à un autre le plus rapidement possible. On est là pour ça, pour se déplacer. Cette étape paraît anodine, pourtant elle est cruciale puisque c'est à ce moment qu'on est embarqués dans le temps. Or qui dit temps dit aussi oubli. On oublie tout, sauf notre destination. Il s'agit d'un leurre assez subtil qui a été utilisé. On cherche à canaliser des flux d'énergie qui ne doivent pas se rendre compte de l'utilisation qu'on fait d'elles. L'analogie de l'âne et de la carotte est ici la bienvenue. Les troupeaux avancent un peu comme dans ces défilés de taureaux en Camargue, furieux, excités, il y a toute cette force qui gronde en eux dans les ruelles et c'est fascinant. Mais on oublie le plus important: la maîtrise de cette force. La deuxième couche est un début de contrôle, une canalisation étiquetée de la force des gens. On comprendra alors pourquoi souvent on sort fatigués d'un passage dans le métro. Parce qu'à chaque fois, on y a perdu quelque chose.

La troisième couche, la dernière des couches visibles pour ceux qui voient bien sûr, est celle du mouvement et, paradoxalement, celle de l'attente. En ce sens c'est une couche absolue, car elle fait de nous des particules. Tout à la fois ici et ailleurs. Je me posais souvent la question, au temps où j'étais encore en mouvement, de savoir pourquoi certaines personnes, alors que les métros se succèdent, restent assises sur leur siège, en-dehors des clochards bien sûr. Des publicités, du carrelage, des néons, des déchets poussés par les rames et les gens qui passent, le tout divinement ponctué par les alertes des fermetures de porte. C'est fascinant. Rien de tel que de se sentir paralysé devant cette valse infâme. D'être cette particule ayant décidé de voir le mouvement global, et dans la mesure du possible, de sentir à quel point l'enchaînement énergétique a été conçu avec audace. Mais la troisième couche, on ne se l'approprie pas comme ça. Par exemple cette femme sans billet qui a essayé de passer une de ces barrières pneumatiques qui remplacent les tourniquets. Elle avait une petite fille pendue dans un châle sur son dos. Les volets se sont refermés sur la fille au moment où elle passait. Juste sur le crâne. On ne sait pas pourquoi ces choses pincent si fort. On ne le remarque pas mais souvent ces volets pneumatiques sont installés au niveau de la troisième couche. On croit qu'ils marquent une entrée alors qu'ils marquent la dernière possibilité d'une issue. Or l'énergie d'une petite fille endormie est inutilisable. Au niveau de la troisième couche, il faut déjà savoir interpréter le hasard. Rester longtemps immobile à l'abri des caméras intelligentes se focalisant sur l'immobilité, pour comprendre sur quelles fondations affolantes toute une ville peut être construite.»

Mon regard se détourne. J'entends quelque chose que le micro de la caméra ne perçoit pas. Je peste vaguement: « Temps d'y aller.» La télécommande brandie me fait sombrer dans le néant.

«N'importe quel archéologue sait qu'une civilisation peut se décrire au travers de ses couches. Il y a même une loi qui confond la profondeur du terrain à la profondeur d'une époque. L'humanité, lentement, construit, et en même temps, s'enfonce. Des débris du World Trade Center par exemple naîtront des tours encore plus hautes, encore plus brillantes. On a cette propension à oublier les précipices sur lesquels s'appuient nos élans les plus évidents. On fouille au Moyen-Orient, en Grèce, en Chine ou en Argentine, parce qu'on veut savoir. On veut savoir quelle énergie creuse l'inconscient. Officiellement, on ne creuse pas sous Londres, Paris,

Tokyo ou New York. Parce qu'on croit qu'on sait tout. Je n'ai qu'un pas à faire vers le bas et déjà je sais quelle impressionnante armada de cadavres fertilisent les passages des métros. L'enfer a été placé en bas, parce que c'est là qu'on ne veut pas voir ce qui se passe et c'est là aussi qu'on a décidé de les oublier, depuis le début, d'enterrer nos morts.

Je ne vois pas des affiches dans le métro, mais des fenêtres ouvertes sur un monde souriant et parfait qui n'existe pas, ou qui existe juste le temps d'oublier que c'est le métro ici, de rêver pour oublier la force vitale qui nous est petit à petit enlevée. Je me souviens très bien du jour où j'ai décidé de quitter mon job, de rester en bas pour continuer à chercher la Porte. Dans le RER bondé en direction de la Défense, à plus de 50 mètres sous le sol donc – cette profondeur revêt une signification particulière, il y avait un gros chauve juste à côté de moi. Un de ceux qui ont de l'importance, du moins qui croient qu'ils en ont. Il puait un parfum cher, un badge d'or massif brillait sur le revers de son veston et il faisait un bruit avec la bouche, un son humide de succion, comme s'il mâchouillait ses crachats. Quand je me suis retourné pour l'observer, il m'a souri. Sa bouche était pleine de salive, on aurait dit un gros poisson sur le point d'éclater. En fait j'avais eu envie de le tuer. De le jeter contre les murs du tunnel, d'y presser son crâne que le mouvement de la rame aurait poncé sur la pierre, de l'exécuter en l'honneur du métro. Cette violence ne m'a plus jamais quitté. Quelques semaines plus tard, une violoniste jouait sur le quai de Censier-Daubenton. J'étais de l'autre côté, nous avons laissé passé les rames entre nous, pendant plusieurs heures, jusqu'à la fermeture. Il ne restait plus que nous et l'écho sinistre de son instrument glissait sur les parois, remontait entre mes jambes, faisait vibrer mon squelette à la limite de la rupture. J'étais proche. Et puis j'ai vu. Son archet. Depuis le début de ce face à face au-dessus des rails son archet m'indiquait une direction. Entre le tunnel direction Villejuif et les escaliers de sortie, un corridor. On ne les remarque pas ces corridors. En fait si on est assez attentif on peut les voir depuis l'intérieur des rames juste avant que celles-ci ne s'engouffrent dans un tunnel, une fraction de seconde on peut apercevoir ces corridors vides. Qui mènent ailleurs. Mais ce soir-là j'ai pu le voir, il me fut donné l'occasion d'aller plus loin, mon corridor. Immédiatement la violoniste s'est arrêtée de jouer, elle a longé la voie et a disparu en silence. J'ai repensé au gros porc et à sa bouche humide déglutissant d'épais crachats, j'ai repensé au reflet de la foule dans les vitres teintées du RER. J'ai éclaté de rire, des vitres teintées pour voyager sous le sol? Pourquoi? Pour nous

empêcher de voir plus loin que nos propres vies, pour nous arrêter à notre image glissant vers une destination. Mon rire dans la station déserte eut quelque chose de... puissant. De révélateur. J'avais trouvé, j'étais un pas de plus vers ma liberté. Je me suis levé, j'ai marché. Le corridor, mon corridor, bourdonnait, une caméra de surveillance m'y attendait et j'ai compris qu'ici m'attendait aussi mon véritable combat. Et j'y ai pénétré, une petite diode rouge a clignoté sur la caméra, et je n'ai jamais rebroussé chemin. Au bout du corridor, j'ai sorti les clés qui m'avaient été offertes par l'homme-affiche. Sur la porte rouillée avait été inscrit à la main «Entrée Interdite». J'ai souri. Bien sûr. Interdit: tout sera interdit désormais. Je me suis enfoncé dans la nuit.

J'ai longtemps cru que je restais en dessous découvrir la source vitale de mon existence. Mais c'est faux, je suis resté en bas pour pouvoir en ressortir ce que je ne voyais pas en haut. Il n'y a pas de source ici, il y a juste la contemplation de ce que je suis. Et pour cela, je le sais maintenant que j'y vis, il n'y a pas d'origine, il n'y a pas de but. Je suis une longue noyade en flamme et j'éclaire le néant.»

J'ai l'air heureux. Sur mon visage le bonheur se lit comme un métro bondé à heure de pointe où les gens s'effacent, les lumières de la rame s'éteignent en s'enfonçant dans un tunnel, j'ai l'air heureux sous des mètres cubes de béton et de câbles, tétant le regard de la caméra. J'éteins.

«Début 2006 un incident survint sur la ligne 1 de la RATP. Personne ne s'en aperçut puisque l'incident se déroula durant les grèves du mois de mars. Lors d'un voyage de routine, une rame vide se dirigeant vers sa gare de stationnement a disparu. Elle a disparu intégralement. Dix wagons de néons et d'acier ont soudain arrêté de clignoter sur le monitoring. On a cru à une panne, des équipes ont fouillé les tunnels durant deux nuits mais n'ont rien trouvé. D'un point élevé de la hiérarchie arriva alors une explication rationnelle, non dénuée d'imagination. Une défaillance du système de contrôle avait aiguillé la rame dans un autre tunnel, les grèves aidant, aucune collision n'avait été annoncée. Toutes les équipes de sécurité ont soupiré. Quelle chance.

Mais aucune défaillance n'avait été décelée et la rame n'avait été enregistrée dans aucune gare de stationnement, constituant ainsi un problème lourd de conséquences pour les hauts fonctionnaires. On reléqua rapidement cet incident à un bug du système

d'aiguillage. Les grèves occupaient toute l'attention, on verrait plus tard.

Plus tard, le roulement quotidien reprit et les soucis usuels s'entassèrent les uns sur les autres, et la rame disparue de la ligne 1 s'enfonça dans les archives. Excepté moi, un seul homme de la surface continua à y penser: Fulgence Q., et une seule femme, Angeline Tournier. »

«Fulgence y avait pensé en termes objectifs. A la limite, une rame vide peut disparaître de la mémoire des hommes, s'était-il dit, surtout quand ceux-ci travaillent sous le sol. Les mineurs gardent un souvenir unique de leurs descentes, même après une vie passée à se remplir les poumons de suie, l'odeur et la couleur des trous s'agglutinent pour ne devenir finalement qu'une seule vaste nuit dans la poussière et les torches. Les ouvriers de la RATP vivent de semblables nuits de labeur agglutinées les unes aux autres jusqu'à former une masse néonifère de jours de travaux identiques, et dans cette masse une rame entière peut facilement s'engouffrer et disparaître sans laisser la moindre trace. Les souvenirs, on les garde pour dehors, pour la lumière. Les techniciens et ingénieurs quant à eux, rien ne pouvait leur permettre de se souvenir: si la machine a oublié, ils oublieront eux aussi. Donc une rame vide peut disparaître de la mémoire, mais une rame vide ne peut disparaître du réseau souterrain. Fulgence a analysé les cartes. Chaque recoin y est répertorié, chaque ancienne voie annotée d'une date, chaque tronçon bouché dessiné en pointillé. Et tout comme moi avant lui il en est arrivé à une conclusion très simple: il y a suffisamment d'espaces abandonnés dans ce réseau pour cacher une rame entière, à condition de rétablir d'anciens aiguillages, d'exploser quelques obstructions. La rame de la ligne 1 est toujours là quelque part, reste à savoir où et surtout pourquoi ils l'ont fait disparaître. La réponse à cette question nécessitait que je rentre à nouveau dans le système, que je retourne à la surface: j'avais besoin des outils de recherche de la RATP. C'est ainsi que j'ai commencé à surveiller la responsable des ressources humaines du métro parisien, Angeline Tournier, et par elle que j'ai découvert Fulgence Q.»

La caméra attend la suite, le grincement des vannes d'épuration des eaux la laisse indifférente.

Fulgence dirigeait et animait à lui tout seul un atelier de sémantique souterraine – c'est ainsi qu'il l'avait surnommé, au

grand dam de ses collègues – à la faculté de sociologie de l'université René Descartes:

«Je ne souhaite pas qu'on puisse établir un historique précis de l'aventure du métropolitain parisien. Avec tout le respect que je dois à ce réseau, je ne crois pas que cela soit possible. Même si on vous dira que chaque ligne a son histoire, que chaque station abandonnée l'a été dans un contexte précis, même si on pourra retrouver dans les archives un fatras de détails expliquant quand et comment un tunnel a été creusé, un caisson a été enfoncé sous la Seine, une Petite Ceinture a été abandonnée, je ne crois pas que l'aventure des hommes creusant sous le sol d'une ville puisse se limiter à une succession de dates, à des avals de procédures et à des vices de forme. Il y a plus à trouver dans le métro que des arrangements politiques, que des accords privés entre personnes à buts lucratifs. Je ne veux pas de dates et de lieux. J'aimerais que vous me parliez de l'essence du métropolitain, de son identité inhumaine et tout à la fois serviable, j'aimerais vous entendre vibrer comme seul un tronçon mal affermi sait le faire.»

L'auditoire écoutait en silence Fulgence Q. L'auditoire du cours de sociologie imaginait déjà la série de mauvais résultats qu'une telle demande allait encore provoquer. Le prof s'envolait lyriquement et c'était mauvais signe, surtout en fin d'année. Comme pour claironner cette injuste défaite préparée d'avance, un métro fit trembler quelques bancs.

«Voilà! Je veux de la vie! Une analyse complète de l'importance des passages souterrains! Une étude du sens de creuser pour aller mieux et plus vite!»

Il soulignait sur le tableau noir «complète», «mieux» et «vite». Sa craie se brisa, il pesta et annonça comme d'habitude dix minutes à l'avance que le cours était terminé. J'y assistais dans un coin depuis quelques jours. J'avais suivi Angeline jusque là. Elle-même y assistait régulièrement, je pense que le vieil homme et son énergique passion des corridors suburbains la fascinait. Je découvris plus tard qu'il y avait autre chose aussi.

Elle portait un T-shirt avec l'emblème de la RATP moulant ses seins, un gros R et un gros P avec en dessous en petits caractères «Routes A Temps Perdu». Elle souriait. Fulgence Q. la voyait toujours sourire, surtout quand il s'imaginait lui retroussant sa jupe mauve et trop légère et trop transparente, dans un auditoire où ils ne m'avaient pas remarqué.

«Vous ne les mettez pas en confiance en parlant ainsi d'un prochain rendu de sociologie. On dirait plutôt que vous demandez

à un futur troupeau de poètes de parler de l'archéologie du métro parisien.»

«Et bien je ne m'adressais pas à eux, mais à vous.»

Réussir à la faire rougir artificiellement représentait un indéniable exploit, même si le rougissement chez elle semblait prémédité.

«Je n'ai rien compris à votre charabia. On dirait que vous avez trouvé une nouvelle raison pour chercher quelque chose dans les sous-sols.»

Elle avait tout compris, et le logo sur ses seins palpitait de contentement.

«Je n'ai pas besoin de vous expliquer. Lorsque vous étiez étudiante ici vous me pondiez des rendus exemplaires et je les lisais devant tout le monde. Vous avez le culot de me faire croire que vous ne comprenez pas?»

A son tour de rougir, Fulgence n'avait pas l'habitude de prononcer des mots comme «pondre» et «culot» devant une femme. Il se détourna et effaça quelques citations subsistant sur le tableau. Angeline restait là, perplexe.

« Il y a quelque chose qui m'échappe. Vous êtes passé l'autre soir retirer beaucoup de documents aux archives de la RATP. Vous planchez sur une nouvelle étude?»

«Et qu'est-ce qui vous échappe?»

«Ce ne sont que des documents techniques. Je ne vous connaissais pas cet intérêt-là.»

«Que voulez-vous Mme Tournier, je dois m'y mettre moi aussi, je dois m'y mettre...»

Derrière ses lunettes trotskistes et sa toison blanche, il décida, par respect pour sa femme et ses petits-enfants, de terminer cette discussion, et à la même occasion son érection. Angeline l'observa saluer brièvement, tressauter vers la sortie avec son sac de sport rempli de documents rares sur le métro, si lourd qu'à chaque pas le vieux professeur manquait perdre son équilibre. Elle resta un moment à contempler les rangées de l'auditoire vide, son regard tomba sur moi, je faisais semblant d'écrire, jusqu'au tremblement des vitres, le passage de la rame de midi, qui lui ramena l'appétit.

Je l'ai suivie tout au long de l'incohérence de ses jours.

Son ex s'était tué et elle l'avait enterré dans le jardin de la maisonnette, et depuis ce temps elle baguenaudait dans les catacombes de Paris, comme si sous terre un secret devait lui être révélé. Avant de me rencontrer, elle se promenait le plus souvent en compagnie d'une bouteille de vodka et se perdait. La fois où je

l'ai trouvée elle avait découvert une crique souterraine où l'eau azur était chauffée par une conduite, et elle s'y était baignée nue. Décider de partager sa maisonnette en toute a-mi-tié avec moi, qui d'abord avais été son guide dans les catacombes, lui avait paru naturel. Mais après le suicide de son ex elle se lâchait un peu, se promenant en slip le matin, buvant son café en croisant et décroisant les jambes, rassurée seulement par le grondement du prochain métro sous la maisonnette bordant la Petite Ceinture, près de Maison-Blanche. Alors forcément, un matin, je l'ai prise sans même la forcer sur la table de la cuisine, profitant du passage d'un autre métro pour la faire jouir. Elle adorait «le subtil tremblement de ta verge au fond de moi lorsque les fondations de l'immeuble vibrent doucement». Et puis elle me guidait des ses hanches comme je l'avais guidée dans le monde d'en dessous, avant de la laisser faire sa première descente seule.

Je ne lui ai pas dit que je l'avais ciblée et suivie. Je ne lui ai presque rien raconté de moi, lui faisant croire que je travaillais toujours comme trader à la Défense: tous les matins je m'habillais de bonne heure et m'enfonçais dans le métro sans en ressortir avant le soir et Angeline m'observait dans mon costume noir, un sourire savant accroché aux lèvres, ajoutant à son silence: «Faudrait que tu partes définitivement un jour, je peux descendre dans les catacombes toute seule maintenant, je n'ai plus besoin de toi», tout en se servant un autre verre de vodka, matinale comme elle était. Délaissant son travail, elle descendait de plus en plus souvent, dans le métro ou dans les catacombes. Sa démission s'est faite lentement, longue série d'absences injustifiées, de plus en plus fréquentes.

A côté de son poste de responsable des ressources humaines à la RATP, elle se maquillait, se déguisait et jouait du violon en regardant la foule s'amasser sur les quais. Elle jouait du Chopin la plupart du temps, des pages tristes, en toute illégalité, mais avant que les caméras ne lui envoient des agents de la Sécurité, elle avait assez de temps pour remplir son panier de petites pièces: le gens aiment voir une belle femme avec ses bras si fins et sa moue tout à la fois pulpeuse et concentrée jouer du violon parmi eux, à défaut de l'écouter ils la remarquaient. Et puis Angeline était dotée comme d'un sixième sens: elle savait quand les murs l'observaient. Lorsque l'œil d'une caméra devenait soudain plus qu'une simple analyse mécanique du passage des gens et des formations de groupes isolés. Lorsque l'œil d'une caméra la remarquait, elle. Elle avait alors entre cinq et dix minutes pour trouver une issue. Parfois, c'était juste, ils connaissent bien leurs corridors ces salauds, elle

avait même du courir. Elle avait sa réputation à tenir auprès des services de sécurité. La Violoniste, les gars de la sécurité l'appelaient officiellement, ils murmuraient entre eux dans les vestiaires après une autre tentative échouée. Celle que tous les bleus essayaient de coincer juste pour monter en grade. Mais leurs caméras ne balisent pas les corridors qu'elle choisissait, et leurs jambes étaient molles, ils ne savaient pas grimper dans certains conduits où, après quelques galipettes dans les tubes, on peut se tenir debout tellement ils sont vastes. Parfois elle organisait ses escapades au violon comme un plan d'attaque, se réjouissant d'avance que sa stratégie s'appliquât à la lettre, comme deux équipes de quatre hommes qui se catapultaient au coin des corridors alors qu'une trappe discrète se refermait à dix pas d'eux, sonnés.

Le commun des mortels sent cette énergie qui balance l'archet vivace au dessus des cordes, ils sentaient ce corps tendu qui s'offrait à chaque cambrure scandant les notes, à chaque pépiement inquisiteur des diodes des caméras, et ils se baissaient devant elle pour laisser glisser la monnaie de leurs paumes comme autant d'offrandes à une reine: Angeline se débrouillait pour ne pas se sentir mendier quelques sous en vue d'acheter sa vodka.

Ma présence entretenait chez elle le fantasme de l'obscurité souterraine comme celui d'une mort intime, d'une petite mort dans la vie, invisible et rien que pour elle. Je devenais l'indispensable élément de cette trinité de la perdition: vodka, catacombes et sexe. Je n'avais eu accès à aucun plan, aucun détail technique sur le réseau souterrain et je suis parti lorsque je me suis rendu compte lors de l'une de nos descentes dans les carrières qu'elle me guidait plus que l'inverse. J'avais encore un substrat de prétention machiste que notre relation n'avait pas complètement effacé, un zest d'impression de la dominer dans les corridors souterrains, évanoui lorsqu'elle avait du me donner la main pour m'aider à passer une chatière alambiquée. En remontant j'ai pris mon sac chez elle et l'a laissée seule s'enivrer à la table de la cuisine. Dernière image d'elle: ses seins palpitant à la lumière de la bougie à côté de la bouteille de Smirnoff, les jambes nues croisées haut, devant un plan des catacombes de sa concoction, marquant les passages joignant les systèmes d'aération du métro et les entrées abandonnées. Elle me sourit en avalant une lampée et tirant une bouffée. Ses yeux brillent. Elle décroise les jambes, soulève ses fesses qui collent à la chaise, se rassied et me regarde encore en

souriant. Je la revois nue plongeant dans une eau azure glaciale pour traverser une partie inondée.

Elle était peut-être le plan, elle était peut-être le détail technique, la clé, cherchant le fond si désespérément elle allait peut-être me mener à la rame disparue. Mais je ne devais plus rester avec elle: je la déviais de son but désormais.

Fulgence le voit bien mais ne le croit pas encore tout à fait. Elle glisse dans la châtière les jambes en avant et ses cuissardes noires monte presque jusqu'aux fesses. On dirait plutôt une sorte de guêpière en cuir par-dessus quoi elle a enfilé un short en jean crasseux et moulant. Il y a juste une petite fente d'un centimètre de chair nue, pâle, entre la cuissarde et le short. Comme un timide appel. Elle porte son t-shirt de la RATP, serré à la taille et aux épaules, donc entre deux aussi. Angeline a construit un chignon sur sa tête et ne porte pas de casque. Arrivée dans le boyau, elle allume sa lampe à acétylène. Elle se redresse, à peine essoufflée.

«Je suis prête et vous?... Monsieur?»

«Je heu... Je heu... Vous ne mettez rien?»

«Comment ça rien?»

«Je veux dire en dessous, heu, en dessus de votre t-shirt...»

«Non pourquoi? Je n'ai jamais froid comme ça. La température ne change pas tellement ici...»

«Bien sûr, bien sûr.»

«Alors on y va? Vous me suivez ou je vous suis?»

L'idée angoissante d'avoir cette paire de cuissarde dans le faisceau de sa lampe le fit tousoter.

«Non, non. Je vais devant.»

Les catacombes se résument à un faisceau de lumière sur de la pierre jaune et des reflets d'eau autour des cuissardes de celui qui précède. C'est pour cela que depuis des années Fulgence les parcourt, parce qu'il n'y a rien et dans un monde où il y a trop de tout, c'est une chose appréciable. Et puis à 60 ans, des dizaines de kilomètres sous terre, ça fait garder la ligne.

«On va où, Monsieur?»

«Direction Porte d'Orléans.»

«Mais y'a rien par là-bas...»

«Jusqu'à récemment en effet il n'y avait rien. Mais un scanning m'a permis de découvrir un tunnel imposant qui, j'en suis sûr, n'était pas là avant et n'est mentionné sur aucune carte.»

«Un scanning?»

L'eau arrive à mi-cuisse et ils se taisent un moment, cherchant à chaque enjambée un appui sur les rebords, pour ne pas s'enfoncer trop. Après une dizaine de minutes, le corridor remonte.

«Une nouvelle méthode de visualisation souterraine par satellite. Les vides sont à une autre température que la roche, or à partir de 1 ou 2 mètres sous terre la fréquence d'onde sur laquelle on travaille est différente de celles de la surface. C'est un procédé qui prolonge les techniques de sonar et d'échogéologie. Les calculs résiduels sont très importants mais de nos jours, quand un bon Pentium peut simuler une partouze 3D, les calculs ne sont vraiment plus un obstacle.»

«Vous voulez dire que depuis des kilomètres d'altitude on peut littéralement voir les carrières sous Paris?»

«Je veux dire beaucoup plus que ça, ma petite Angeline.»

Fulgence se retourne et un instant la torche sur son casque éblouit cette divine féminité, ronde et moelleuse dans ses cuissardes noires au milieu de toute cette pierre.

«Nous émettons de la chaleur nous aussi et en ce moment même, si quelqu'un activait la connexion au satellite, il nous verrait marcher pas après pas.»

«Mais qui peut faire ce type de scanning?»

«Moi. La police. L'IGC. En remplissant le formulaire approprié et en attendant deux ou trois jours, la RATP ou la SNCF peuvent aussi, bien que pour eux il n'y ait pas vraiment d'utilité. Le satellite peut être réglé sur différentes longueurs d'ondes et en général son usage est purement cartographique. Mais il m'est arrivé d'observer vos faufilements audacieux, Angeline, alors que les types de la Sécu, de petits points rouges juste à côté de vous, trépignaient en se demandant où vous étiez passée. Vos fuites sous terre forment des hiéroglyphes mystérieux, sur les écrans de contrôle.»

Ils arrivent dans une salle basse, nommée Terra Scataphilia par d'anciens cataphiles, parce qu'elle n'est même pas belle, rendue étroite par des remblais qui à la base d'un pilier forment quelques grosses boules de matière humide. Et surtout, parce que plus loin il n'y a que des galeries sans issue et des chatières puant le soufre. Angeline pose son acétylène sur une pierre plate et sort une bouteille de vodka.

«Je suis déjà passée par ici. On est au Nord d'Alésia.»

Elle avale une rasade et tend la bouteille à Fulgence qui en prend une lampée, par politesse. La flamme fait des reflets magiques sur le T-shirt ondulé de cette fille. On dirait une déesse caverneuse.

«Ce contrôle dont vous me parlez, ça me rappelle les installations nazies durant la guerre, près de la rue Corneille, ces

renforcements de ciment coulé pour le passage des soldats et ces corridors remplis d'ampoules, de câbles téléphoniques et de caisses d'armes. Ils appelaient ça la défense passive, non? Les gars de la police, leur satellite, ils appellent ça aussi de la défense passive? Décidemment, les nazis étaient en avance sur leur temps...»

Fulgence se tait. Elle a raison. S'il doit bien subsister un lieu de liberté totale sous la civilisation, c'est ici, dans les carrières. D'autres grandes métropoles n'ont pas cette chance, pas cette fuite, elles sont grillagées, plates et dures.

«Vous préférez peut-être que nous fassions sauter des bombes dans les cinémas pornos?»

«Non, je vous vois plutôt comme un Michael Moore français. Un gars qui dénonce, qui passe par dessous les règles et qui jaillit entre les jambes des politicards, d'une bouche d'égout, pour pointer du doigt sur l'hypocrisie qu'ils émettent à grands renforts de panneaux publicitaires, dans mon métro, à la télévision et dans les journaux.»

«Dans votre métro? Mais vous parlez comme un dirigeant d'usine Nike en Indonésie! Il n'y a rien à faire pour changer le système. Le système tourne, c'est son principe, et ceux qui s'y opposent ne tournent pas, c'est tout. Si vous réussissez à sourire en face d'une caméra et à faire rire les gens qui vous écoutent, déjà, vous faites partie du système qui tourne, et je vous classifierais dans les exutoires, comme Coluche, comme tant d'autres détracteurs, comme votre Moore qui promeut la «petite» lutte sous prétexte qu'agir dans son coin est déjà un pas vers le changement, vers une façon de voir l'humanité différente, alors que c'est exactement le contraire, parce que le système avale même ceux qui s'y opposent, et c'est justement son principe premier, de permettre à chacun de s'exprimer, de se révolter et d'agir. Et en agissant, le système vous englobe déjà. Les systèmes de l'évolution sont superficiels et pour les mettre en branle, pour les faire avancer un peu plus, vous devenez vous-même superficielle. Il n'y a qu'une seule manière de ne pas appartenir au système, c'est de se taire, de ne rien faire, même pas allumer sa TV, et de se laisser pourrir sur place. Si cela pouvait se produire à une échelle sociale, et bien le système serait détruit. Mais ne vous faites pas d'illusions, il ne serait pas totalement détruit, il serait juste remis en cause profondément, ceci afin de donner naissance, ou de promouvoir, pour être plus pragmatique, un autre système.»

«Dans le fond vous avez peut-être raison. Mais la société n'en a rien à foutre du fond et de la raison, ce qu'elle veut, c'est du concret, tout de suite, de l'évolution, maintenant.»

«Pas exactement. Ce que chacun veut, c'est l'amélioration de sa propre vie. Mais si cette amélioration passe par l'abaissement de la vie d'un autre, ça, tout le monde s'en fout. Or à une échelle plus vaste, cela signifie que la société cherche une situation optimale, et que si cet optimum passe par l'avilissement et l'humiliation d'une minorité, j'insiste bien sur le facteur minoritaire car il est la clé, et bien que cela soit! Il est indispensable au bon fonctionnement de notre société qu'il y ait une minorité qui se plaigne. En fait c'est le système lui-même qui cherche la révolte afin de se régénérer pleinement.»

«Vous voulez dire que la clé du contrôle démocratique réside dans la plage de révolte, de fausse liberté, qui est laissée à ceux qui subissent ce contrôle?»

Fulgence s'adresse à la bouteille maintenant, d'un acte de politesse elle est passée à un biberon très doux. La bouteille, une ancienne amante presque oubliée: il n'aurait pas du y toucher, tous ses neurones se plaignent et en même temps en demandent encore.

«Mais il n'y a personne qui subit le contrôle. Tout le monde contrôle tout le monde. Ceux qui croient manipuler les masses par de savants tours de technique et d'inventivité, en réalité ceux-là même obéissent à ce que la masse leur demande. Ils croient inventer des besoins ou prévoir des comportements, ou du moins les plus modestes d'entre eux pensent deviner dans quelle direction le marché, cette représentation économique de la masse, se dirige. Mais ils oublient qu'ils sont eux-mêmes conditionnés, que s'ils prennent une décision c'est parce que la masse, c'est eux. Et ils gesticulent au sommet de leurs podiums parce qu'ils sont applaudis, parce qu'ils incarnent au bon moment et au bon endroit ce que la masse souhaite qu'ils soient. Pour être plus cru, ils enculent ceux qui les enculent, et que ce soit sur un trottoir par une nuit d'hiver à côté d'une bouteille ou dans un fauteuil à côté d'un sapin de Noël qui fait 3 mètres, la différence réside seulement dans le nombre de personnes qui vous écoutent. Le reste n'est affaire que de symboles et d'apparences.»

Jamais il n'aurait du se permettre de prononcer un mot comme «encule», et jamais il ne l'aurait fait, sans vodka. Angeline a écouté le prof et décroise les jambes. L'acétylène rend ce simple geste violemment provocateur, parce qu'ici sous terre toute surface existe par l'ombre qu'elle projette, et la flamme lance le corps

d'Angeline contre la pierre telle une ondulation frénétique des bouts les moins innocents de son anatomie, comme si la pierre avait besoin de sa peau.

«Fulgence, vous n'êtes pas quelqu'un de symbolique.»

Elle ajoute, souriant comme pour effriter la pierre:

«Et si on éteignait tout, pour voir jusqu'où vont les symboles?»

Fulgence croise les jambes, pour empêcher la bosse d'ombre sur sa braguette d'être trop visible:

«La nuit sous terre ne vous effraie pas?», déglutit-il.

«Au contraire, elle me rassure. Elle est calme et parfaite tandis qu'à la surface, elle est violente, les fenêtres illuminées, les étoiles ou les lampes à sodium, le ballet frénétique des voitures, la même indifférence. C'est sous terre que j'ai mis toute mon existence. »

«Depuis la disparition de votre ami, n'est-ce pas?»

Des tonnes de gypse et de calcaire épaississent le silence, à la manière d'une pensée étouffée par l'absence de vie qui pourrait y être attachée, une pensée enterrée entre des cœurs qui pourtant palpitent encore à plus de 20 mètres sous la vie. Angeline a avalé une plus longue goulée d'alcool:

«C'est pas loin d'ici que la Mexicaine de Perforation se réunissait dans cette grande salle pour des séances de ciné clandestines?»

«Non cette salle est sous le Trocadéro, elle a été scellée depuis par l'Inspection Générale.»

«Ces bâtards.»

«Ils font leur boulot.»

«Je hais justement tous ces gens qu'on peut ranger une fois ou l'autre sous l'expression: ils font leur boulot.»

«Vous vous rangez pourtant parmi eux Angeline, le visage de la RATP auprès du public est essentiellement celui des contrôleurs et de la sécurité.»

«Non.»

«Quoi non?»

«Je suis en congé maladie longue durée. Je n'y retournerai plus. Le gars qui m'a ouvert la porte des catacombes m'a convaincu à sa manière.»

«Connaissez-vous cette phrase de Cuvier, l'inventeur de l'archéologie moderne: tous ces faits, analogues entre eux, et auxquels on n'en peut opposer aucun de constaté, me paraissent prouver l'existence d'un monde antérieur au nôtre, détruit par une catastrophe quelconque?»

«Non: et quel rapport avec la RATP?»

«Un rapport avec nous ici... Vous êtes ici à cause d'une catastrophe intime dans votre vie, à la recherche d'un monde antérieur...»

«Et vous Fulgence, quelle est votre catastrophe?»

«La disparition d'une rame entière sur la ligne 1 au début de cette année. Mais nous avons encore quelques kilomètres à parcourir pour arriver au point où le tunnel est apparu sur le scanning. Nous approfondirons cette discussion plus tard, si vous le voulez bien.»

Fulgence laissait un sillage derrière lui dans l'eau transparente, la vodka les avait réchauffé et ils marchaient vite; au bout d'une heure de souffle court le corridor se resserrait plus loin pour se terminer en cul-de-sac. Il lui a souri et ses rides semblèrent appartenir aux crevasses des parois qui les ensevelissaient.

«Vous n'avez pas entendu un écho inusuel derrière nous?»

Angeline a brandi sa lampe à acétylène, éclairant quelques mètres seulement du couloir derrière eux, cette nuit totale et ce vide et ce silence qui se recréaient derrière leur passage fugace de chair et de sang la fascinait. Ils n'exprimaient qu'un mouvement rapide ici, un dérangement momentané dans l'absolue et infinie obscurité, une fuite, un souffle contre la rugosité de ce qui ne termine jamais.

«Angeline?»

«Vous marchez vite, prof, pour un...»

«Un vieux?»

«Je n'ai pas vraiment fait attention, mais avec ces galeries inondées n'importe quel cataphile un peu expérimenté pourrait nous suivre sans problème.»

«La question est: à qui viendrait l'idée de nous suivre?»

«A n'importe qui d'un peu connaisseur. Un cataphile curieux qui connaît déjà ce chemin et qui aurait envie de savoir pourquoi un cul-de-sac peut nous intéresser ou un poseur de tract qui attendait juste notre arrivée pour découvrir une salle vierge où poser son flyer pour frimer devant ses potes, ou pourquoi pas un membre de l'Inspection des Carrières qui a du temps à perdre ce soir, ou alors encore un...»

Elle s'est tue en voyant une inscription gravée dans la roche. Une plaque lisse et grise cachée par une saillie que son ombre énervée avait réussi à dévoiler dans un sursaut de lumière, et en s'approchant de la gravure d'une netteté irréaliste Angeline a eu envie d'éclater de rire, parce que ce n'était ni du calcaire ni du gypse, cette roche ciselée dans le moindre détail se moquait du temps, ce n'était pas de la roche mais de l'acier brillant sous les ruissellements suintant et changé en une forme incongrue tellement elle paraissait moderne en comparaison de son âge

apparent. Sur 20 centimètres carrés environ, crochet ouvrant, p, crochet fermant: [p] inscrit dans l'immatériel au fond de la terre.

Fulgence a promené ses doigts sur l'empreinte ciselée:

«Impressionnant n'est-ce pas?»

«J'ai beau être une fille assez anormale et ivre à la vodka, je dois avouer que cette plaque artificiellement placée là m'épate. On n'arrête pas le progrès, même dans l'artificiel.»

«Oui, sauf que ceci n'est pas artificiel. Cette plaque d'acier inoxydable est enfoncée profondément dans une roche qui date de plus de deux siècles en tout cas. Or savez-vous quand a été inventé l'acier inoxydable?»

«Hier?»

«1913.»

« Et comment savez-vous que cette plaque d'acier date de plus de deux siècles?»

«J'en ai pris un échantillon, je l'ai fait analysé... Vous avez entendu?»

« Oui j'ai entendu.»

«Non je veux dire vous avez entendu ces clapotis?»

Aucun animal ne vit à ces profondeurs dans les carrières, aucun rat, aucune vermine, aucun volatile, la nuit est parfaite, sans appât, sans nourriture, sans cycle, dénuée de vie.

«Fulgence, j'aurais envie de m'inquiéter mais je sais très bien qu'il n'y a aucune raison d'avoir peur ici sauf de soi-même.»

«Extinction.»

Ils ont éteint leur lampe à acétylène et sont restés immobiles dans le néant, le temps a disparu avec la lumière. Un camion très haut très loin, quelque part dans un monde encore en vie, a fait trembler imperceptiblement la cavité, provoquant un léger mouvement de la surface de l'eau. Angeline s'est rapprochée du professeur, sa main effleurant la sienne, parce que suspendu dans le néant elle a vu le scintillement diffus de la plaque d'acier et le [p] gravé paraissait encore plus noir que la nuit, flottant tel un appel du bout du monde. Elle a entendu le chuchotement de son ex au creux de l'oreille, un murmure caressant sa nuque d'entre les morts, et les mots glaciaux et rauques remontèrent son échine pour lui empoigner l'esprit, scandés comme une ritournelle morte: «Enterrrrre-moi, enterrrrre-toi, enterrre-moi, enterrre-toi, enterrre-moi, enterrre-TOI...» Ils ont rallumé.

«Angeline vous me faites mal à la main.»

Elle lui écrasait les doigts.

«Excusez-moi.»

«Ils semble que dans la nuit ce ne sont pas les symboles que vous attendiez qui rejaillissent», sourit-il.

«Vous l'avez entendu aussi?»

«Le camion? Non je ne parlais pas de cela mais du symbole sur la plaque. Vous avez remarqué comme il brille? Or ce n'est pas parce qu'il est recouvert d'une pellicule luminescente qui aurait capté nos torches: cette plaque émet de la lumière.»

Elle a réussi à déglutir en reprenant un peu de vodka.

«Je crois que l'alcool me joue des tours. J'ai entendu un murmure tout près de moi, un souffle, il y a eu un souffle sur ma nuque.»

«Reprenez-vous Angeline. Il n'y a aucun murmure ici.»

«Juste à côté, juste tout contre moi...»

Il faut se conformer à cette écriture qui raconte:

L'essence est plus chère depuis que le jeu consiste à pousser le minimum au maximum. J'étais attentif au moindre déboire d'Angeline depuis mon départ parce qu'en partant j'avais aussi déclenché chez elle l'ambition inanimée de ne plus tourner en rond, et mon départ avait mis son essence en ébullition, elle manquait de fuel et le prix de sa survie s'envolait exactement dans les profondeurs où je l'attendais.

C'était moi bien sûr qu'elle avait entendu dans le corridor du bout des catacombes. Mais un petit moi qui ne savait pas ce qu'il faisait là, embarqué dans une jolie histoire avec une blonde triste et bandante tripatouillant la porte que je cherchais. Le vieux ne pouvait rien faire avec ce délire qu'il avait depuis longtemps enterré, lui aussi tout comme Angeline, dans cet aspect rationnel de sa personnalité prévalant sur la plus grotesque des aberrations: une plaque gravée dont émane de la lumière alors qu'il n'y a aucune source d'énergie alentour.

Il faut s'inscrire soi-même dans une texture qu'on appelle dans certains milieux bien placés narrative. Tu comprends bien cela toi qui dois juger de ma prochaine couleur: non seulement j'ai employé le «je» mais en plus j'ai utilisé l'idée de la caméra, combien bancale et déplacée, pour réussir un petit peu à faire comme si c'était moi. Mais moi je suis dans une pièce close sous terre à essayer de me souvenir sans pouvoir admettre que c'est moi des événements qui ne se sont jamais produits sous cette forme: l'idée de Fulgence par exemple, ce vieux prof presque à la retraite, ça me rappelle tellement un film d'horreur que j'ai vu pas plus tard que hier avec un gars siphonné qui s'est aspergé l'uniforme avec un shake à la framboise avant de rentrer dans la salle ciné du secteur ETC.

C'est quand je dors officiellement que je garnis cet espace vide de ma fiche de toute une histoire que j'aurais bien aimé vivre. Parce qu'il y a un son là-dedans qui me fait du bien: celui de la continuité. Non je ne m'appelle pas Angeline, non je n'ai jamais connus de Fulgence, je n'ai connu que ce vaste vide de ce «je» qui me suivait avec sa caméra à travers les catacombes de Paris, cette petite pièce de puzzle inattaquable qui manquait à mes errances, tel ce type en cravate que j'ai croisé mille fois et qui à chaque fois arborait une mine différente, et des habitudes différentes, et une vie entière différente, parce que ce n'était jamais le même type. Mais je m'en suis foutue de cela, j'ai dépassé cette idée de représenter quoi que ce soit aux yeux des autres depuis que j'ai enterré le suicide de mon ex, depuis que je me suis enfuie hors de Paris, depuis que j'ai abandonné mon travail à la RATP. Et je pourrais faire dire à Angeline:

«Touchez la plaque elle est chaude...»

«Oui je sais, mais elle ne brillait pas aussi fort jusqu'à présent. Eteignez encore votre lampe.»

Et il est là tout contre moi avec sa caméra dont la diode gémit près de mon oreille, parce qu'il est mort et parce que je l'ai enterré, alors que Fulgence du loin de ma morale ruinée ajouterait:

«Vous êtes la clé, Angeline.»

La caméra dans mon dos hurlerait de bonheur en dévalant la roche ouverte sur l'écran de ma fiche et je crierais à Fulgence:

«Toute une rame a disparu, professeur, parce qu'une rame c'est gros, et mon ego, il est gros, il fallait bien que je l'enfile quelque part.»

***Sous un troisième versant
« Lorsqu'elle se réveille elle disparaît »***

J'aurais pu dire tout cela, pendant mon sommeil, devant le ronronnement lointain de l'ordinateur, j'ai été celle qui dort, celle qui racontant un bête cauchemar s'en va doucement au creux de cette répétitive errance que je suis seule à aimer.

On ne dormait pas vraiment.

On ne mangeait pas non plus vraiment. Bien sûr il y avait des restos, des bars, surtout autour du Scanner du secteur, mais au lieu de manger on pouvait tout aussi bien avaler une pilule, et l'estomac et l'esprit s'emplissaient de la sensation d'avoir avalé un rôti de poulet et des frites, sans graisses, sans rien de néfaste, juste le goût et le plaisir d'un estomac bien nourri. Les pilules de vodka garantissaient une ivresse sans gueule de bois. Non pas que le souci de rester sain tout en pouvant se permettre tous les écarts fut impératif, parce qu'on pouvait toujours commander une vraie bouteille de vin ou une choucroute garnie, mais partout il y avait toujours l'option «pilule». En plus les pilules coûtaient moins de crédits.

De même le sommeil n'était pas indispensable. J'avais la possibilité d'appuyer sur les touches SO de mon clavier et un lit se déployait dans ma cellule-fiche, mais on perd assez vite cette habitude. En cela je rendais responsable les fioles qu'on m'avait fait avaler dans la cellule en béton à mon arrivée; ils avaient trouvé le moyen d'éradiquer le sommeil aussi. Et même le désir d'avoir des enfants était assouvi par la possibilité d'inviter quelqu'un «du monde extérieur» dans [p]. Beaucoup de femmes passé la trentaine arboraient leurs invités comme de petits enfants dont elles devaient s'occuper, qu'elles choyaient.

Le but je crois, est de nous rendre conscients du concept de divertissement. Ces actes qui permettent de s'échapper. On y avait droit, mais avec une pilule dans la bouche ils paraissaient juste ridicules.

J'ai assez vite perdu de vue les citoyens qui m'avaient accueillis. Je vagabondais d'un secteur à l'autre sans pouvoir me fixer. Chaque secteur revendiquait un centre d'intérêt commun et ce

concept de devoir forcément partager quelque chose de ma vie me paraissait ridicule. Tout comme à la surface, je ne partagerai rien ici avec un système mais avec quelqu'un.

Mais il y en avait plein. Des «quelqu'un».

Je les voyais sur l'écran de ma cellule, je lisais leurs fiches, essayant de me défaire des âges s'affichant et même du sexe, me plongeant dans leurs mots en voulant ne rien voir d'autre, ne rien sentir d'eux que leurs mots.

J'ai été déçue par eux, par les mots, en rencontrant Huya. Il jouait avec eux, les mots, si bien que j'ai pleuré sur sa fiche lorsqu'il parlait d'enfants, de souvenirs, d'avenirs et de cendres. Son premier et dernier charme fut qu'il ne prenait aucune pilule. Comme on disait, il se «détruisait correctement». Aussi imbu de lui-même qu'un talon aiguille claquant dans une rue vide, il était vide, il n'avait rien d'autre à donner que ce regard perdu rempli de la fierté de pouvoir poser des mots comme il faut là où il faut et il m'envoya beaucoup de messages parce que je n'y répondais pas, les uns plus somptueux que les autres, d'une richesse visuelle dégoulinant de tendresses et d'envies, multipliant la beauté de quelques verbes par des images sensées me donner envie de coucher avec lui, il jonglait ardemment comme un clown au milieu de la piste avant les singes. Les mots essaient d'accrocher des étoiles.

J'ai vite compris le jeu des apparences: les couleurs m'y aidèrent. Parce qu'on essayait tous d'être plus que sa couleur. Le besoin de paraître admirable, de surnager, comme là-haut dans la vraie vie, cette précipitation vers la couleur la plus remarquée, afin d'élucider pour soi-même le mystère de la pâmoison des autres et de s'en sentir amélioré.

Ztwea me fit comprendre ce jeu en arborant fièrement la succession inutile de ses conquêtes. Il n'y avait pas de mal à conquérir, mais il n'y avait pas de sens non plus. Tout se passait comme on en avait l'habitude, sauf que les règles rendaient tout cela ridicule. Ztwea était verte dans un secteur dont elle n'avait strictement rien à foutre (CIN pour cinéma), mais elle avait fait son chemin à coup de suaves interventions, elle avait juste fait son cinéma.

Nous étions enfermés là-dedans.

«T'as plus le droit de te taire parce que si tu te tais tu disparais gentiment vers rien du tout, et puis un jour passe un robot nettoyeur pour ramasser la carcasse de ton silence.»

«Et si j'en ai rien à foutre de toute cette machinerie?»

«Aucune différence. Si tu te tais tu te tues.»

«Mais je veux être moi-même comme je veux et quand je veux!»
«Comme TU veux? Il n'y a pas de comme TU veux. T'es embarquée dans un mécanisme, depuis ta naissance, et tu dois au moins obéir à ce mécanisme, c'est ça que ça veut dire d'être ici: il n'y a qu'un seul chemin, celui qui fait que tu es là, et tu dois faire avec.»

«Alors je vais changer mon chemin.»

«Ca, tu peux toujours, Errata, mais ça fait horriblement mal.»

Les Centres de Formation avalaient régulièrement des cohortes de citoyens dépassant volontairement les règles du système.

«Les frontières du système ne sont pas les tiennes et si tu es ici c'est qu'on veut que tu ouvres d'autres voies.»

«Et toi Ztwea tu fais ça?»

«Je sais juste qu'il y a une grosse différence. Avant, je les séduisais l'un après l'autre sans but, mais maintenant je les séduis l'un après l'autre sans autre but que leur couleur.»

«Et ça fait une grosse différence ça?»

«Oui, parce que je me demande pourquoi.»

Ztwea a disparu du Scanner de recherche quelques jours après notre discussion.

J'ai disparu quelques jours après elle.